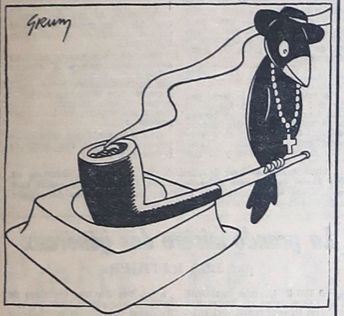
LE SIEUR GERLIER A L'ŒUVRE

LE PRÊTRE et le cadavre

par Maurice JOYEUX

EDOUARD HERRIOT est mort ! Avec lui disparaît une époque qui fut celle du romantisme politique que personnifiait l'individualisme des grands fauves de la République et le grégarisme des foules asphyxiées par la démocratie parlementaire. Oh ! il ne s'agit pas de hisser le maire de Lyon à la hauteur d'un Hugo ou d'un Lamartine, grands prêtres de ce régime né avec la machine à vapeur et que J.-J. Rousseau inspira ; Herriot, homme de la décadence, de la bourgeoisie, ne leur est comparable ni par le talent littéraire, ni par la capacité politique, ni par la constance dans les convictions, mais enfin on retrouvait chez lui quelques-uns de ces élans sentimentaux qui poussèrent un Michelet à intervenir en faveur de Blanqui condamné à mort, un Victor Hugo à s'exiler pour protester contre le massacre des communards. Nous n'oublions pas ici qu'Edouard Herriot intervint en faveur de Sacco et Vanzetti, et, plus récemment, à la Libération, en faveur de notre journal, que des politiciens prétendaient étouffer.

Les variations politiques du maire de Lyon sont célèbres. Tour à tour allié puis adversaire des socialistes, prisonnier de la droite dans des ministères réactionnaires ou faisant leur politique à la tête de gouvernements de gauche, président d'organisations communistes ou faisant expulser leurs députés du Parlement, déporté par les Allemands après avoir eu en 1940 une attitude discutée et discutable, cet homme politique sans grande consistance doctrinale et dont le radicalisme recouvrait les marchandises les plus diverses, apparaîtra aux yeux de l'histoire comme une coque démâtée, ballottée sur les flots par les bourrasques de la vie. L'esprit laïque seul semblait unir les morceaux disparates de cette carrière opportuniste. Herriot avait été l'homme de la suppression de l'ambassade au Vatican, puis, ministre de l'Instruction publique, promoteur de l'école gratuite pour tous, de l'école unique. Le prêtre avait été son adversaire constant. Chaque fois que le péril religieux se faisait plus pressant, chaque fois que l'école paraissait en danger, le peuple se tournait vers celui qui semblait le barrage le plus efficace contre les envahissements de l'Eglise.



Le prêtre vient de prendre sa revanche sur le politicien laïque. Avec stupeur, l'homme de la rue a appris l'étrange nouvelle ! Avant même que la République ne s'empare du cadavre de celui qui la symbolisait si bien, l'Eglise triomphale le purifiait à l'issue d'une messe en plein air, et cela suivant sa volonté expresse, proclamait le cardinal Gerlier, « prima des Gaules » et devenu à la suite de circonstances peu claires le dépositaire des dernières volontés de celui qui, le premier, rompit les relations avec Rome !

Gerlier ! — j'ai déjà eu l'occasion de dire publiquement ou par écrit le mépris où je tenais ce personnage équivoque — autrefois « avocaillon » sans causes et aujourd'hui au sommet d'une carrière

(Suite p. 3.)

le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
MENSUEL — N° 27 — AVRIL 1957 PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

LE SOCIALISME FOURRIER DU FASCISME

Pour être socialiste il faut être patriote. Guy MOLLET.

par Maurice FAYOLLE

Il y a seize mois, le Parti Socialiste axait sa propagande électorale sur le slogan : « Paix en Algérie ». A tous les coins de rues, ces miroirs aux alouettes dénommés panneaux électoraux, conviaient les électeurs à apporter leurs suffrages au parti qui réclamait « la cessation immédiate des hostilités en Algérie ». Les mères étaient particulièrement sollicitées : « Si vous ne voulez pas que vos fils aillent se faire tuer en Algérie, votez socialiste. »

Seize mois ont passé. Les socialistes ont accédé au pouvoir et leurs promesses électorales se sont concrétisées.

Concrétisées dans la guerre. Dans une guerre qui prend, de plus en plus, les aspects atroces, barbares et répugnants d'une impitoyable lutte d'extermination. Dans une guerre où, l'aveugle répression répondant à un aveugle terrorisme, les faux héros de cette fausse épopée font du massacre des innocents leurs quotidiennes activités.

Ainsi, une fois de plus, le patriotisme, cher à M. Guy Mollet, sert de couverture aux déchaînements sadiques de la bête humaine.

Malgré les silences, les mensonges et les menaces de Robert Lacoste, il apparaît de plus en plus évident que l'assassinat collectif et la torture sont devenus les procédés les plus habituels des « pacificateurs ».

Dans toute l'Algérie, où la mort rôde en permanence, tapie dans la bombe du terroriste ou la mitrailleuse du para, un brouillard de terreur étouffe tout un peuple, couvre toute une terre que le sang des hommes arrose une fois de plus.

Mon propos n'est pas cependant de revenir sur ces procédés avec lesquels Lacoste et ses complices prétendent imposer à un peuple qui la vomit, la « présence française ». L'Histoire dira comment cette imbécile et sanglante politique aura fait perdre à la France ses dernières chances de se maintenir économiquement et culturellement en Afrique.

Mais, au-delà même de ces procédés, par l'usage desquels se déshonorent les hommes et les nations y ayant recours, je voudrais mettre l'accent sur l'une des conséquences d'une politique dont il faudra bien reconnaître un jour qu'elle aura été tout à la fois imbécile, désastreuse et criminelle.

Derrière Lacoste, qu'une vaniteuse obstination enfonce chaque jour un peu plus dans le bourbier sanglant d'une aventure sans issue, sur les talons des paras, mués en exécuteurs des basses œuvres policières, une vermine suit à la trace la chevauchée sans gloire des « pacificateurs », reniflant les cadavres et hurlant à la mort.

La vermine du nationalisme.

De ce nationalisme qui, en 1940, déçu de ne pas trouver en France le traîneur de sabre de ses rêves, se vautra aux pieds du sanglant Arlequin de l'Allemagne fasciste.

De ce nationalisme pour qui la « gloire » se parfume à l'odeur de la charogne pourrissante et qui mesure la « virilité » d'un peuple à son pouvoir d'extermination.

De ce nationalisme qui traîne comme un boulet attaché à ses chevilles, la nostalgie des grandes chevauchées conquérantes où, dans le sang, les larmes et les ruines des peuples vaincus, se forgeait la puissance d'éphémères empires.

De ce nationalisme anachronique que l'évolution des temps poussait vers le placard des antiquités et que la politique belliciste des Mollet, Pineau et Lacoste a ramené sur la voie publique.

Cela est grave. Non pas à cause des quelques dizaines d'énergumènes, dont les hurlements hystériques ne font trembler qu'eux-mêmes, mais à cause du « climat » que ces hurlements propagent peu à peu dans la presse et l'opinion.

Un climat propice à l'éclosion de quelque aventure politico-militaire.

Voilà le crime de Guy Mollet et du socialisme français : réveiller l'esprit nationaliste et préparer ainsi la litière du fascisme. Il est vrai que, depuis trente années, le socialisme européen n'a rien fait d'autre...

Dans le sillage d'un gouvernement qui ne se survit que par la veulerie générale, des hommes s'agitent, qui rêvent d'une aventure militaire, seule capable, à leurs yeux, de faire renaître la « grandeur française ». Des hommes dont les premiers actes, si leurs rêves se matérialisaient, seraient d'ailleurs d'exterminer ceux-là mêmes qui leur auraient permis d'accéder au pouvoir : les socialistes...

Dans ce marais pourrissant qu'est le cloaque algérien, et plus particulièrement à Alger, où grouille une faune militaire triomphante où les intrigues et les complots s'entrecroisent en de rocambolesques arabesques, où se heurtent en de sourdes rivalités les diverses polices et l'armée, les civils et les militaires, où les intérêts cupides des uns s'interfèrent avec les ambitions politiques des autres l'aventure encore sans visage se cherche en cherchant son aventurier.

L'Algérie, « terre française », le mirage du pétrole, qui surgit fort à propos des sables du Sahara, servent de canevas patriotiques pour envelopper dans les plis du drapeau tricolore ce drame sordide et sanglant.

Sur le charnier algérien, le chancre du nationalisme reprend vigueur, s'infiltre insidieusement dans les esprits et gagne chaque jour du terrain. Après avoir applaudi timidement à la grotesque expédition égyptienne, il réclame aujourd'hui avec de plus en plus d'insistance la reconquête du Maroc et de la Tunisie.

Ces appels aux armes, qui, hier, n'eussent trouvé aucun écho, commencent à chatouiller ce vieil esprit chauvin et cocardier, dont il faut bien reconnaître qu'il sommeille toujours au fond des pantoufles fourrées du Français moyen.

Là est le danger. Sans doute avons-nous la chance qu'il manque ; pour cristalliser ce climat, le principal élément : l'homme providentiel, le dictateur.

Mais — souvenons-nous que Franco et ses séides sont venus d'Afrique pour écraser la révolution espagnole — peut-être conviendrait-il de ne pas jouer trop longtemps avec ce péril.

Et de renvoyer au plus vite à des occupations moins dangereuses une équipe gouvernementale qui a déjà fait assez de mal.

Nul doute alors que, rentrés dans l'opposition, Guy Mollet, Christian Pineau et Robert Lacoste ne retrouvent, pour condamner la guerre d'Algérie, ces accents pathétiques avec lesquels ils condamnaient hier la guerre d'Indochine !

UN BONNET D'ANE POUR LE PARTI COMMUNISTE

Claude MARTY vient d'être conduit à la prison militaire. Au moment d'être incorporé, il avait fait savoir qu'il refusait de servir dans une armée commandée par le bourreau de son père, le général allemand SPEIDEL.

(Les journaux.)

DEPUIS la création du parti communiste français, il y a quelques lustres, on a pu remarquer que ses dirigeants successifs n'étaient pas spécialistes des décisions intelligentes.

L'année dernière, Maurice Thorez, le faux-frère du peuple, et sa prolifique compagne condamnaient en quelques phrases sans appel la campagne en faveur du contrôle des naissances comme issue de l'idéologie bourgeoise et, par conséquent, contraire au marxisme-léninisme-mauricisme-thorézisme bien compris. Poussés par des circonstances qui ressemblent étrangement à des fœtus en surnombre, Mao Tse Tung et ses sbires, leurs frères en Marx-Christ, paraissent envisager le problème sous un angle moins obtus. Nos mules du pape matérialiste n'y voient pas de quoi couper la queue d'un chat avec une faucille, car la position géographique de la Chine la situe hors des limites des esprits les plus étendus, donc « a fortiori » hors d'atteinte des cerveaux mécaniques de la rue de Châteaudun.

Voilà pourtant de l'histoire ancienne, car, désireux de reprendre en main une opinion publique qui n'apprécie guère l'amour à la hongroise, les stratèges géniaux de la révolution en crabe viennent de lancer une nouvelle offensive sur le front du pacifisme en peau de lapin.

par Marc PREVOTEL

Les forces de l'O.T.A.N. cherchaient un chef, mais bien peu de chefs cherchaient les forces de l'O.T.A.N. Une force armée sans général ! Cette incongruité ne peut durer ! Et les diplomates camelots de refaire la retape auprès des gloires étoilées de l'Occident, lesquelles se laissaient prier comme de vieilles coquettes, peu soucieuses de s'embarrasser d'un job qui leur attirerait surtout des ennuis. Une idée de génie fuse parfois des hautes sphères : on offrit la place au partenaire d'outre-Rhin, qui ne pouvait refuser cette fraternelle marque de confiance. Voilà pourquoi M. Speidel, culotte de peau de la toute jeunette Bundeswehr, fut amené à prendre du galon.

Les grands prêtres de Joseph réincarné se tapotèrent alors l'occiput et la fesse gauche d'un marteau perplexe et vengeur. Quand on est en perte de vitesse, il faut se contenter de peu ; d'ailleurs, l'histoire prouve que la démagogie nationaliste et chauvine est un excellent placement. Cette affaire Speidel tombait à point, pour ainsi dire dans le sens de l'histoire. Tous les drapeaux rouges se teintèrent de reflets tricolores pour murmurer dans le vent : « Laissez venir à moi les enfants des martyrs. »

Sans aucun doute, les jeunes qui s'embarquent dans cette galère croient travailler pour la paix. Ils pensent peut-être pouvoir conserver ainsi un père à leurs futurs enfants. Ils refusent d'être mobilisés dans l'armée française, car leurs dirigeants leur disent : « Speidel commande les troupes de l'O.T.A.N., donc Speidel commande l'armée française. » Nous attendons avec impatience que les mêmes conseillent aux chefs du F.L.N. de négocier avec Adenauer.

Peu nous importent d'ailleurs les attributions de M. Speidel et ses actions passées. Nous retenons seulement que Claude Marty refuse un général allemand et cette précision laisse entendre qu'il est prêt à accepter un général français, comme Henri Martin refusait de faire la guerre aux communistes vietnamiens sans prétendre qu'il refusait de faire la guerre tout court. Sans mettre en doute le courage de militants de ces hommes, nous considérons leur action comme une imposture. Ils avancent peut-être d'un pas, mais sur une voie de garage.

Speidel, Ridgway, Navarre ou Joukov, un général ne peut pas ne pas être un bourreau, et de la pire espèce : par personnes interposées. Refuser le premier, subir les deux autres, applaudir le dernier, ce n'est rien d'autre que choisir un militarisme. Cela ressemble autant à l'amour de la paix qu'une mitraillette à un rameau d'olivier.

EDITO

LE 9 mars, Rachid Fedil s'est jeté du second étage de l'immeuble où on l'avait conduit pour reconstituer un attentat. Le 3 mars, Larbi M'Hidi s'était suicidé en appliquant une méthode neuve et vraiment originale : on devait le retrouver pendu par les pieds et les mains entravées. Me Boumendjel avait également tenté de se suicider quelques jours après son arrestation, mais sa technique n'était pas au point. Aujourd'hui, Me Boumendjel a réussi son coup. Lacoste aussi !

La multiplicité de ces suicides rappelle fâcheusement les méthodes staliniennes ou hitlériennes. La grande presse a parlé de coïncidences malheureuses. Des parlementaires se sont émus. Lacoste s'est écrié, à la tribune de la Chambre : « Vous oubliez de nous parler de la population européenne victime, en Algérie, d'attentats terroristes. » Car, pour ce singulier socialiste, la loi de la jungle est devenue une méthode de gouvernement. La majorité parlementaire qui soutient le gouvernement socialiste de M. Mollet a approuvé. Lacoste, l'âme sereine, pourra regagner Alger où, soyons-en sûr, il n'y aura plus de suicides.

« La magnéto, avec une phase sur la verge l'autre à la tête », nous apprend Pierre-Henri Simon, dans son livre : Contre la torture, relève de méthodes plus rationnelles qui permettent des variantes, par exemple : « un fil sur une couille, l'autre au lobe de l'oreille », et l'écrivain précise : « Des actes de ce genre ne sont pas toujours le fait d'hommes de troupes ou de petits gradés livrés à l'excitation de la guerre sauvage. Des hommes plus réfléchis et plus importants y recourent aussi. »

Il n'y aura plus de suicides ! Voilà qui nous rassure sur le sort de ce notable qui, passé à la baignoire, la plante des pieds cravachée, a été reconnu innocent et remis en liberté.

Il n'y aura plus de suicidés ! Les camps de concentration, les arrestations arbitraires, les exécutions sommaires remplaceront avantageusement le « suicide » qui, dans d'autres pays, a fait ses preuves, mais qui, depuis la fin tragique des socialistes Brossolette et Médelec, crée chez nos parlementaires d'ennuyeux complexes ; raison d'Etat !

La raison d'Etat justifie aux yeux des parlementaires toutes les méthodes qui tendent à conserver l'hégémonie de l'Etat ; l'Etat asservit le parti, le vide de sa substance idéologique, en fait un docile instrument de son oppression coloniale ou autre. La torture continuera tant que l'Etat et sa raison supérieure continueront, tant que des hommes ou des partis continueront à le servir au lieu de le supprimer. La torture continuera, mais il n'y aura plus de suicide !

Si, encore un ! Celui du parti socialiste qui, sur la terre d'Afrique ensevelira l'espoir que trois générations de travailleurs avaient mis en lui !

le ML

EN ATTENDANT LA « COUINE » — SHOKING !

VERS LA DEVALUATION... A TOMBEAU OUVERT

par Paul RASSINIER

LA politique financière du gouvernement est aujourd'hui commandée par le déficit de la balance commerciale.

Pour lutter contre la montée des prix sur le marché intérieur et empêcher l'échelle mobile de jouer, Ramadier a dû non seulement manipuler l'indice des 213 articles dans le sens que l'on sait, mais encore procéder parallèlement à une politique d'importations massives, de produits alimentaires, notamment : les prix pratiqués sur le marché mondial étant en moyenne de 30 à 40 % inférieurs aux prix français, ce fut un jeu pour lui de mettre les produits étrangers en concurrence avec les produits français, sur le marché intérieur. Et ce jeu fut en apparence payant.

En apparence seulement : en janvier-février 1957, quand, après une année de pratique, on fit le bilan de l'opération, force fut bien de reconnaître qu'il nous avait insensiblement amenés au bord de la catastrophe financière. La révélation nous en fut apportée par la publication des comptes de la nation dont l'essentiel tient en ceci :

1) Nos réserves en or et en devises, qui étaient de 1.750 millions de dollars au 31 déc. 1955, sont tombées à 964 millions de dollars au 31 déc. 1956 ;

2) Le déficit de la balance commerciale qui n'était que de 82 milliards de francs en 1955 est passé à 413 milliards en 1956 ;

3) La réduction de nos exportations consécutive à la guerre d'Algérie, et à l'intervention de Suez, permet de prévoir pour 1957 un déficit global de l'ordre de 700 milliards pour l'année 1957, si aucun redressement ne se produit.

Les données du problème étant ainsi posées, notre grand argentier doit le résoudre dans des limites qui se définissent par la proposition suivante : sur les 964 millions de dollars de réserves en or et en devises, 800 millions sont intouchables en ce sens qu'ils sont, de par la loi, affectés à la garantie de la circulation monétaire intérieure. Pour vivre jusqu'au 31 décembre 1957, la maison France dispose donc de 164 millions de dollars.

Le lecteur fera lui-même le compte en francs. Encore faut-il noter que, pour arriver à ce résultat, Ramadier a dû contracter une dette de 650 millions de dollars à l'Union européenne des paiements.

C'est tout le problème des exportations qui est à résoudre et quand les experts l'abordent au fond ils expriment leur impuissance dans cette formule lapidaire : les prix pratiqués par la France sur les marchés extérieurs, ne sont pas compétitifs.

C'est exact : nous avons énormément de choses à exporter et nous ne trouvons pas de clients parce que nos produits sont trop chers. Entre le beurre français et le beurre hollandais, l'acheteur anglais ne peut hésiter ni sur le prix, ni sur la qualité. Entre le blé français et le blé américain l'acheteur allemand ne le peut pas davantage. Entre les automobiles françaises et les automobiles américaines, ou allemandes, l'acheteur suisse, argentin ou même simplement africain, est placé dans la même situation. Il ne sert de rien de multiplier les exemples : nous en avons perdu l'Indochine, les comptoirs de l'Inde, la Tunisie, le Maroc et nous sommes présentement en train d'en perdre l'Algérie et l'Afrique noire.

La politique des subventions aux exportateurs qui consiste à vendre aux Allemands à raison de 17 francs le kilo, du blé acheté 37 fr. 50 au paysan français, ou à 25 fr. le litre de l'alcool acheté 72 francs dans le meilleur des cas, n'a pas réussi à renverser la situation : la viande, le sucre et tous les produits fermiers s'ajoutant à l'alcool et au blé, cette politique creuse par contre un trou annuel de quelque 400 milliards dans le budget national.

Quand, par hasard, un éclair de génie traverse la cervelle des experts, ils proposent une solution, toujours la même : réduire les prix de revient pour rendre les prix français compétitifs sur le marché mondial. La fin de la guerre d'Algérie, la réduction des dépenses militaires, qui grèvent le budget de centaines de milliards et les prix d'impôts aujourd'hui incalculables, une saine politique de la natalité qui les allégeraient d'autant, sont des solutions qui leur échappent. Aucun d'entre eux, par exemple n'a jamais conclu que si nous achetions chaque année pour 300 milliards de machines au lieu d'acheter pour 300 milliards d'enfants, depuis 1946, la production de la France serait, comme celle de la Hollande, pour le moins doublée par rapport à 1938.

Dans un autre domaine, aucun non plus n'a jamais mis en cause les accords de clearing passés, au plan international, à Bretton Woods en 1945 et à Washington en 1946, relativement à la valeur comparée des monnaies nationales en matière de changes.

Or, là, le bât blesse aussi.

En 1914, le dollar valait 5 fr. et la livre sterling 5 dollars, soit 25 fr. Le mark allemand valait 1 fr. 25 et il en fallait 4 pour un dollar, 20 pour une livre sterling.

En 1939, cette proportion était encore respectée avec le dollar à 40 fr., la livre à 200 fr., le mark aux alentours de 10 ou 11 fr.

En 1957, le dollar vaut officiellement 350 fr., le mark 90 fr. et la livre sterling 1.000 fr. en gros. Mais la livre sterling ne vaut plus qu'à peine 3 dollars, évalués en francs français. Conséquence : les produits français sont trop chers pour le Commonwealth qui était leur principal amateur. Alors, le Commonwealth se sert en Europe Centrale ou en Russie, ou aux Pays-Bas. Trop chers pour les Anglais et les Allemands, nos produits le sont aussi pour nos colonies qui voudraient se servir en Amérique, et tout s'enchaîne.

Mais au lieu d'aborder la question sous l'angle des investissements intérieurs non rentables comme le budget de la guerre et celui de la natalité, ou de la surestimation du franc sur le marché des changes, les experts préfèrent la solution de facilité qui consiste à bloquer les salaires pour obtenir des prix de revient qui seraient seulement stabilisés dans une période qui les exige plus bas !

Ainsi l'officine Rivoli s'enferme-t-elle dans un cercle vicieux d'où elle ne pourra sortir que par la dévaluation commandée par les circonstances qu'elle a de toutes pièces créées.

Par la dévaluation, c'est-à-dire par la catastrophe financière qu'elle veut éviter.

A vot' bon cœur s'ious plait, m'sieurs-dam's !

par Charles DESPEYROUX

LES titulaires de comptes postaux viennent d'être l'objet d'une attention toute particulière de la part de M. Ramadier. Chacun d'eux a reçu, envoyée par son centre respectif, une circulaire annonçant l'émission de Bons 5 % 1957 et les invitant à se montrer généreux à cracher au bassinet.

Vidé, qu'il est, notre Farrebouc national, fauché, lessivé, sans un ! et il ne lui reste plus, pour remplir son escarcelle, que la ressource, aussi originale qu'inédite, de faire appel à la générosité de l'homme de la rue, de l'éternel gogo, du pauvre couillon de souscripteur !

Certes, il nous est maintes fois arrivé, il nous arrive chaque jour, de nous heurter à quelque pauvre hère, une sébile à la main. Selon notre humeur, nous jetons une piécette ou nous passons notre chemin. Cinq minutes après, nous n'y pensons plus. Après tout, peut-être le pauvre diable était-il au bout de son rouleau et ne pouvait-il agir autrement.

Mais si, le soir, nous rencontrons notre mendigot, fraîchement rasé et impeccablement habillé, dans quelque lieu de plaisir, alors nous comprenons que nous avons été refaits et nous sentons d'étranges démangeaisons à l'intérieur de nos souliers.

Le faux clodo Ramadier n'attend pas, lui, d'être pincé en flagrant délit d'imposture. Avec une franchise qui frise l'inconscience ou le cynisme, il avoue sans pudeur l'usage qu'il compte faire des largesses qu'on lui consent.

Quelle angoissante nécessité le contraint donc à pleurer misère, le cher homme ? Sans doute invoque-t-il « les travaux d'équipement nécessaires au maintien de l'expansion », mais il ressent une hâte singulière d'ajouter : « et *surtout* les dépenses exceptionnelles résultant de la situation internationale et des événements d'Algérie ». C'est un peu comme si notre clochard nous disait : « A votre bon cœur, pour me permettre une petite nouba chez Maxim's » ; et, au fond, on aimerait encore mieux ça !

Savourez bien ce « et surtout », camarades : il vaut tout un poème. Nous avons besoin de votre galette pour aller jouer les Don Quichotte à Suez, et nous faire foutre de nous dans le monde entier ! Nous avons besoin de votre galette pour aller châtier les fellagha et autres Nord-Africains de prendre au sérieux les idées de liberté et d'indépendance que nous leur avons enseignées ; comme nous en avons eu besoin naguère pour nous faire vider, avec le brio que l'on sait et après sept ans de carnage, de la terre d'Indochine !

Non, clochard Ramadier, vous ne nous aurez pas ! Vous avez bonne mine, en vérité, de pleurer misère, vous qui jetez chaque matin d'un cœur léger un milliard de francs-rama dans la gueule puante du Moloch militaire. Un milliard par jour ! vous vous rendez compte, camarades, de ce que l'on pourrait faire avec ça ! Nos gosses s'entassent comme des sardines dans des écoles trop exiguës, les laboratoires crient misère, les vieux, les économiquement faibles crèvent de faim, fonctionnaires et ouvriers sont obligés de faire grève pour obtenir un salaire décent. Pendant ce temps, M. Ramadier s'offre le luxe de jeter chaque jour de la main droite un milliard par la fenêtre, tandis qu'il tend la main gauche à la charité du bon populo !

Monsieur Ramadier, de mauvaises langues prétendent que vous fréquentiez jadis les milieux socialistes. Le parti avait alors adopté une fière devise qu'il opposait aux mendigoteries de ceux qui ne rêvent que plaies et bosses, que baroud et casse-pipe. Cette devise, la voici : *PAS UN SOU, PAS UN HOMME !* Il se peut que l'actuelle S.F.I.O. ait cru bon de la garer au magasin des vieilles lunes. Sachez bien qu'alors nous serons fiers de la faire nôtre, et de l'opposer inexorablement à toutes vos pleurnicheries !

P. S. — Ramadier a réclamé au Conseil des ministres une réduction du nombre d'hommes sous les drapeaux. Ce qui a été vigoureusement combattu par son collègue ministre de la Guerre. Aux dernières nouvelles, Ramadier est toujours ministre des Finances !

Les conscrits de Pontoise

NOTRE bonne commère relatait, dans un article récent de France-soir, que, d'après les statistiques du sous-préfet de Pontoise, trois pour cent des conscrits de cet arrondissement croyaient que la France était gouvernée par un roi.

A n'en pas douter, ces conscrits sont des lecteurs de France-soir. Ce journal a fait un tel battage autour du mariage de la princesse Hélène que, tout naturellement, ils se sont imaginés vivre en pleine restauration.

Ils ont cru que le comte de Paris avait récupéré le trône vacant, car aucune des trois premières républiques françaises n'a marqué autant de bienveillance aux aspirants souverains — sauf peut-être la deuxième à l'égard de certain neveu d'usurpateur.

Mais voici mieux : le lendemain même, un autre rédacteur de France-soir, Jean Romeis écrivait que dix pour cent des candidats au baccalauréat étaient incapables de faire une division.

Un doute alors vient à l'esprit...

Certes, il était aisé de prévoir que les faveurs accordées en France à l'enseignement confessionnel, la tragique indigence de l'école laïque et sa pénétration par des influences néfastes (qui ne sont pas toutes cléricales) travaillaient à nous préparer une génération de crétins... mais tout de même !

Jamais on n'aurait imaginé si prompte la réalisation d'un tel pronostic, que je persiste à croire exagéré !

Ou bien ces statistiques sont fausses, et la grande presse, une fois de plus, considère ses lecteurs (à cent pour cent) comme des imbéciles ; ou bien elles sont exactes, et alors... Alors, la situation est mille fois plus dramatique que Le Monde libertaire n'a jamais osé la dépeindre.

En soi, bien sûr, il n'est pas important qu'un conscrit sache ou ignore que M. Coty règne à l'Elysée et M. Mollet à l'hôtel Matignon. Du moment que, le jour où on l'expédie au casse-pipe, il a conscience d'aller mourir « pour le roi de Prusse », il en saura toujours assez... Dans Les Dieux ont soif, Anatole France a ébauché le personnage d'une vieille femme qui, en plein Paris de 1793, n'avait jamais ouï parler de Marat ; et il paraît que, vers 1930, il restait en Sibérie quelques tribus isolées qui ignoraient la révolution russe.

Pourtant, si les dix pour cent de cancres révélés par le bachot n'ont pu bien certainement — car où serait leur intérêt ? — chercher à passer volontairement pour tels aux yeux des examinateurs, en revanche, j'ai l'impression que les trois pour cent de conscrits de Pontoise ont mystifié leur sous-préfet et, en même temps, notre crédule commère.

Oh ! Je sais bien que « la race des brutes et des conscrits » évoquée si amèrement par Gaston Couté n'est pas de celles dont il faut attendre un trait de lumière ni un test culturel étincelant. Mais supposer qu'elle puisse renfermer trois pour cent d'humoristes, est-ce téméraire ?

Quoi qu'il en soit, même si trois pour cent des Français ne savent pas qu'ils vivent en république, France-soir et ses pareils ont pris leurs précautions pour qu'aucun de nos concitoyens n'ignore que l'Angleterre est gouvernée par une reine... Et l'année 1957 nous réserve une série peu ordinaire d'adulations, de génuflexions et de coups d'encensoirs bien propre à améliorer la culture et la maturité politiques de notre peuple.

Cela a commencé par la naissance et le baptême d'une princesse à Monaco. Cela va continuer par la visite d'Elizabeth II à Paris... Et le plus beau sera le superbe agenouillement de M. Coty aux pieds de Sa Sainteté.

Pendant ce temps, les milieux monarchistes et fascistes parlent ouvertement de coup d'Etat contre la République. Les trois pour cent de conscrits de Pontoise sont peut-être seulement en avance... et pas de beaucoup...

Car les républiques meurent d'être déshonorées et discréditées par les républicains, qui les livrent ensuite aux prêtres et aux soldats pour que ceux-ci les achèvent... Et quand leurs gouvernants se vautrent devant les rois et les pontifes, peu importe la date qui figure à l'éphéméride : on est plus près du 2 décembre que du 14 juillet.

CHERI-BONHOMME

Pour copie conforme :
Pierre-Valentin BERTHIER.

L'AUTRE VIEILLE DAME

par Maurice LAISANT

IL s'agit d'une vieille, très vieille dame dont le passé est un peu lourd de scandales, d'affaires de mœurs et d'un nombre coquet d'assassinats.

Aujourd'hui plus alerte que jamais elle envahit le monde du froissement de ses jupes qu'elle porte longues et noires et parle avec l'autorité que lui confèrent d'aussi remarquables et anciens états de service.

Au surplus ses admirateurs pressés et empressés font le voyage à Rome pour prendre ses ordres en vue de la mise au point du concordat de quelque très laïque nation, ou pour la préparation de quelque future tuerie que le Saint Père bénira très pacifiquement d'un saint Siège indifférent aux choses de ce monde.

La dame n'est pas bégueule et accueille avec une égale aménité tête couronnée d'une puissance protestante ou chef d'Etat d'une fille ingrate de l'Eglise qui, par certaines rébellions, a secoué jadis le joug d'un cierge et d'une royauté.

Son intolérance proverbiale est pleine de complaisance, sous la petite condition que lui soient accordés quelques avantages financiers et politiques d'un royaume terrestre qui, dit-on, n'est pas le sien.

La Ligue des Droits de l'Homme peut s'émouvoir d'une visite officielle de René Coty au Vatican, et « *demander aux pouvoirs publics responsables de la politique française, et garants du respect des lois, si les deux visites, l'officielle et la privée, doivent se produire, qu'aucune confusion ne s'établisse entre l'une et l'autre et qu'elles ne puissent être exploitées contre la souveraineté de la République Française, son entière laïcité et la séparation des Eglises et de l'Etat.* »

Que la L.D.H. se rassure sur l'entière laïcité de la France de Barangé et des immortels principes, et bien audacieux qui voudrait voir une confusion dans l'officialité d'une visite privée ou dans le caractère privé d'une visite officielle.

Si, par quelques traits d'un mauvais esprit il nous restait encore quelques doutes sur les intentions spirituelles de la très sainte Eglise, il nous suffirait de lire dans « La Croix » du dimanche 31 mars-lundi 1er avril, cet article : « Le concordat allemand est toujours valable mais... »

Nous pourrons y savourer ce passage :

« *La Constitution, ou loi fondamentale de la République Fédérale de 1949, marque sur celle de Weimar et du Reich nazi un retour aux principes fédéralistes ; les lander ont reçu une autonomie beaucoup plus grande face au pouvoir central. C'est ainsi que, dans le domaine de l'enseignement, il n'existe pas de ministère à l'échelon national et que chaque pays, ou land, a son ministère de l'Enseignement et sa législation propre.*

» *Carlsruhe a jugé que la constitution de 1949 donne aux lander le droit de ne pas s'estimer liés par le Concordat dans le domaine de l'école.*

» *En attendant d'être en possession du texte de l'arrêt, le saint Siège a exprimé seulement sa satisfaction de voir le Concordat reconnu. Il n'est pas exclu que les problèmes de l'enseignement religieux fassent éventuellement l'objet de négociations avec les lander intéressés, la Basse-Saxe tout d'abord et aussi la Hesse qui se trouve dans une situation analogue. Mais, estime-t-on en général dans les milieux catholiques, l'initiative devrait venir du gouvernement fédéral.* »

Et, si ceci ne nous suffisait pas, la première page du journal susdit finirait de nous édifier.

« *Les hommes d'Etat s'apprêtent à créer une Europe unie. C'est là une grande œuvre, et Nous avons toujours déclaré que tout progrès dans cette direction Nous était particulièrement agréable,* a déclaré vendredi S.S. Pie XII s'adressant à un groupe de la jeunesse de l'Union Chrétienne Démocrate de Berlin-Ouest.

» *Il faut,* a ajouté le Saint Père, *que tous les hommes responsables de la vie publique, qui aspirent directement ou indirectement à atteindre ce but politique, se persuadent que la possibilité de parvenir à cette fin est subordonnée à l'intégrité morale des divers peuples et Etats. Cette intégrité ne peut se réaliser en dehors des valeurs religieuses qui se manifestent de toutes les façons jusque dans les dernières cellules de l'organisme social. Les problèmes économiques qui assument dans l'Etat des formes de jour en jour plus menaçantes suffiraient à eux seuls à ouvrir les yeux aux intéressés.* »

La dernière phrase, en dépit de son langage sybillin, est pleine de promesses et de menaces, et les pays qui voudront bien comprendre la valeur d'une intégrité morale qui ne peut se réaliser en dehors des valeurs religieuses verront peut-être s'écarter les menaces des problèmes économiques dont ils sont frappés.

Que nous reste-t-il d'autre qu'à nous incliner devant la soutane et la tiare d'une Eglise à laquelle la laïcité confie ses cadavres les plus représentatifs aux fins d'obsèques nationales et républicaines.

LES GRÈVES EN ANGLETERRE

LES CONSERVATEURS sur la corde raide

par Michel PENTHIE

APRES le coup de Suez qui déchaîna l'ire de l'opposition travailliste, les conservateurs vont mettre dans la balance l'existence de leur gouvernement.

Faisant suite à la grève déclenchée depuis deux semaines par les personnels des chantiers navals, les travailleurs de la métallurgie et de l'aéronautique entrent dans le mouvement, portant à près de deux millions le nombre des grévistes.

La grève générale a pu être évitée par le syndicat des cheminots dont les attaches avec le gouvernement sont notoires. Ce syndicat pourtant très influent a accepté l'offre gouvernementale de 5 % d'augmentation, bien en dessous des revendications posées par les autres corporations qui réclament 10 %.

Jusqu'à ce jour, les groupes patronaux, suivant la marge limitée par Butler, n'offrent que 5 %. Mais encore assortissent-ils cette augmentation de conditions telles que l'augmentation de la productivité et l'engagement de ne déclencher aucune grève pendant un an. Il va de soi que les Trade-Unions ont refusé ces offres.

Non pas en raison de principes syndicaux affirmés (on a vu que leurs homologues n'hésitaient pas à hypothéquer leur action, en France par exemple), mais parce que la grève des Britanniques revêt un caractère politique certain.

L'arrêt presque total de la production, paralyse une économie déjà précaire. Paralysie qui risque de mettre bas le gouvernement conservateur. Les travaillistes qui savent — les élections partielles le prouvent — qu'ils n'ont rien à redouter d'une consultation générale, espèrent assurer la relève de McMillan. Ainsi par le prétexte d'un mouvement justifié, les socialistes anglais agissent pour reconquérir les sièges que les dernières élections leur ont fait perdre.

Toutefois, tout n'est pas dit. Il n'est pas impossible que les délégués des travailleurs n'acceptent de transiger à 7,5 %. Eventualité bien faible, si l'on considère l'hostilité de la classe ouvrière au gouvernement de McMillan.

Le coup de force de Suez, les défaites multipliées de la diplomatie britannique dans la guerre du pétrole, ont imposé une austérité économique dont les seuls travailleurs font les frais, selon l'usage. Le Labor-Party qui n'a jamais cessé de s'élever contre les politiques extérieure et financière des Tories possède de ce fait les chances de son côté.

Saura-t-il en tirer parti ? La semaine qui vient doit en décider.

Mais si le prolétariat anglais subordonne ses intérêts propres à la constitution d'un gouvernement travailliste, il se prépare des désillusions.

Qu'il médite l'expérience de Guy Mollet.

Pour une purge du mouvement ouvrier

par Ph. MARTIN

« PARTISANS de la suppression de la propriété individuelle, disait Pelloutier, nous sommes en outre ce que ne sont pas les politiciens: des révoltés de toutes les heures, hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme moral ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures y compris celle du prolétariat, et les amants passionnés de la « culture de soi-même. »

Il disait encore :

« Respect à ceux qui croient à la mission révolutionnaire du prolétariat éclairé, de poursuivre plus activement, plus méthodiquement et plus obstinément que jamais l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique nécessaire pour rendre viable une société d'hommes fiers et libres. »

A ce moment-là les syndicalistes étaient tous avec Pelloutier ; aujourd'hui les œuvres d'enseignement et d'éducation des bourses du travail qui ont marqué la période la plus exaltante de l'épopée ouvrière sont trop méconnues.

Et pourtant !

La puissance du mouvement syndical dans le passé était due au fait qu'il a été à la fois la continuation d'une tradition et une école de volonté révolutionnaire. Pour susciter l'enthousiasme des travailleurs, Pelloutier avait su découvrir les deux sources profondes du syndicalisme révolutionnaire. Lier l'action éducative à l'action constructive, drainer et projeter en avant l'énergie spirituelle des travailleurs, tels étaient les traits dominants de Pelloutier.

Or, si l'on examine le chemin parcouru à travers l'état actuel du mouvement, on constate avec peine que la capacité révolutionnaire et plus généralement la capacité d'action de la classe ouvrière est à peu près nulle.

Les divisions, l'incohérence, le gaspillage d'énergie résultent de ce que les militants n'ont pas eu le courage à la hauteur de leur mission. Les uns se sont trop complu dans les cimes brumeuses, les autres, cramponnés à la routine, n'ont pas su ou voulu franchir les chemins utiles en faisant confiance à la classe ouvrière plutôt que de flatter ses instincts tout en la méprisant.

Substituant la pratique parlementaire à l'action révolutionnaire les militants ont pris l'habitude de ne soutenir les revendications qu'à travers les démarches, les entretiens, les audiences, les entrevues.

Cependant qu'une minorité de syndicalistes s'efforce de remonter le courant avec la conception d'un syndicalisme plus dynamique.

En effet, les camarades dont l'équipe anime actuellement l'U.D.F.O., 81, rue Mademoiselle, à Paris, réussiront, si nous les y aideront à sortir de l'impasse.

Ils nous proposent, pour que l'action soit vraiment efficace, d'agir en s'appuyant sur une propagande efficace à l'échelle de l'entreprise par des contacts périodiques du sommet avec la base, et une étroite solidarité entre les appareils syndicaux à tous les échelons. La lutte doit être menée en accord avec l'ensemble des travailleurs de tous les secteurs de l'économie, publics ou privés, dans un esprit de compréhension et de solidarité matérielle inter-entreprises par une liaison permanente, chacun apportant sa puissance, son initiative, sa connaissance et ses responsabilités. Ainsi se recréera un véritable syndicalisme horizontal possédant des membres dynamiques.Avec des cadres constitués rationnellement, partant de l'individu conscient à l'organisation syndicale, de l'organisation syndicale à l'union locale, de l'union locale à l'union départementale, régionale et nationale.

Ainsi donc le mouvement ouvrier continuera la route que lui avait tracée Pelloutier. Cette route permettra aux travailleurs de se manifester par leur activité au sein d'un oganisme qui permettra l'établissement de la société de demain.

Guy BÉZIER

par Félix BIDE

GUY BEZIER est le jeune homme de dix-neuf ans qui, lors de la manifestation organisée le 28 mai 1956, par un comité nazairien, pour la cessation de la guerre en Algérie, sectionna un tuyau à la micheline qui devait convoyer des rappelés. Il n'était membre d'aucune organisation et d'aucun parti.

Plusieurs milliers de manifestants avaient ce jour convergé vers la gare dont l'enceinte fut franchie et, sans l'atmosphère de surexcitation accrue par l'afflux des forces de police, Guy Bézier fut celui qui accomplit le geste...

Il n'entre pas dans ce propos de juger cet acte spontané. Il l'a été, sans ombre de clémence au demeurant, par le tribunal militaire de Rennes, lequel a condamné son auteur à cinq ans de prison. Le pourvoi en Cassation vient d'être rejeté et la remise de la peine par le Président de la République reste le seul espoir pour Guy Bézier de retourner à la vie.

J'ai parlé d'acte jugé car il est impensable un seul instant que le jeune Bézier ait prémédité le sien ou même commis celui-ci de sang-froid. Il ne peut s'agir que d'un geste accompli d'instinct et lié à la manifestation elle-même. Mais, s'il en est ainsi, il reste à arrêter tous les autres manifestants du 28 mai — voire tous ceux qui les approuvèrent — sans quoi Guy Bézier demeure non pas coupable, mais victime expiatoire.

A l'initiative de jeunes, fort justement bouleversés par une telle situation, un comité départemental composé de gens pour qui la forêt ne cache pas l'arbre, s'est fait jour et a demandé à qui de droit la grâce du jeune emprisonné.

Il est vrai qu'en son temps, une autre politique de l'affaire s'était manifestée.

J'ai sous les yeux le texte publié le 7 août 1956 par un quotidien local. Il émane du bureau du syndicat C.G.T. des métaux de Saint-Nazaire et il rend Guy Bézier seul responsable de l'acte à lui imputé puisqu'on y lit que ledit acte « revêt un caractère individuel qu'il (le bureau syndical) a toujours réprouvé ».

On lit par ailleurs « Le bureau du Syndicat a décidé de lancer une grande campagne pour obtenir la libération de Guy Bézier » et plus loin « toutes les organisations et tous les hommes épris de justice » sont appelés « à se constituer en comité de défense de Guy Bézier » puis, « Provisoirement, le siège de ce comité sera à la Bourse du Travail C.G.T... »

De cette déclaration, il ressortait en substance que s'associer à ce comité lequel n'a pratiquement pas existé, c'était faire œuvre de charité mais non de solidarité vis-à-vis de Guy Bézier après avoir admis l'absurdité consistant à classer les actes humains en deux groupes, ceux à caractère individuel et..., les autres dont j'aimerais, pour mon compte personnel, connaître quelques exemples.

Faut-il en tout cas que les membres du bureau du syndicat C.G.T. des métaux soient à ce point sûrs de leurs adhérents qu'ils puissent se porter garants de leur comportement jusqu'au geste s'assortissant au réflexe au cours d'une manifestation et, quel beau sujet de méditation il y a là !

J'ai pourtant souvenance de cas analogues à celui qui me préoccupe où les turbulents furent l'objet de plus de sollicitude de l'état-major stalinien que Guy Bézier. Il est vrai que ce dernier n'était pas un contrevenant d'obédience, ce qui peut expliquer bien des choses et donner un sens à l'acte de caractère non individuel...

Mais, de grâce, que la politique de présence propre à chaque église n'ait pas pour effet d'amener les mouches de notre coche à perdre Guy Bézier après l'avoir renié ? Il faut ranger les panneaux publicitaires et les cartes postales :

Guy Bézier n'a que faire de la palme du martyre, c'est sortir de prison qu'il veut.

Nous apprenons avec joie, au dernier moment, la libération de Guy Bézier de la prison d'Oermingen, où il était détenu depuis huit mois. Cette heureuse nouvelle n'infirme en rien le sens du présent article consacré à cette affaire. — F. B.

La grande misère des généraux

par Jules RATHIER

NOTRE trésorier national, Rama, pour les imposables (et ils sont nombreux) cherche de l'argent, mais celui-ci n'a pas d'odeur, on peut le croire, car lorsqu'à quelques kilomètres de Paris, des visiteurs du soir peuvent faire main basse sur 100 millions de bijoux et 6 millions en espèces (sans douleurs et en douce) que le propriétaire reste placide (voir presse quotidienne) en apprenant ces pertes, on peut penser, que d'autres centaines de millions sont placés dans des coffres plus inexpugnables. Mais au fait, combien ce brave à trois poils paye-t-il sur ses revenus ?

La proportion avec Zéphyr le manœuvre est-elle sauvegardée ? Les agents du fisc, si durs envers les pauvres diables qui n'ont à cacher que la nudité dans laquelle, M. le Percepteur les laisse après son passage, mais oublient très souvent de frapper là où on pourrait trouver la cassette bien garnie. Il faut créer le mérite fiscal pour ces visiteurs qui quoique extra-légaux, ont plus de flair que les professionnels du fisc. A la place de la correctionnelle on devrait leur faire une ristourne rentière.

Je songe aussi aux pauvres types qui ont servi sous les ordres de cette étoile, combien sont morts prématurément, combien sont malades pour le reste de leur vie, ou mutilés qui n'ont pas de rentes, crèvent de misère en haillons. Qu'a-t-il fait pour eux ? Il est vrai qu'aucun de ceux-ci n'ont jamais eu l'idée même en rêve d'avoir une fortune pareille. Il pourra mourir vieux, respecté de tous, adulé, en douceur.

Oui Rama, tu veux de l'argent, mais cesse de nous faire les poches, occupe-toi des généraux, ils sont pléthores, mais quand tu les auras mis à la retraite, nombreux sont ceux qui auront ou ont déjà leur place dans un ou plusieurs conseils d'administration ou l'on touche des tantièmes qui ne doivent rien à personne et qui en bon Français, ils recouvriront d'un drapeau, celui qu'ils t'auront planté.

Au fait comment traduit-on en viet : « miserere nobis ».

DUNKERQUE et l'action directe

par KERAVIS

LES travailleurs connaissent bien la méthode chère au patronat, fort de l'appui des gouvernements de droite ou de gauche, d'opposer aux revendications ouvrières la force par l'intermédiaire de la police et des C.R.S.

Les métallos de Dunkerque, se montrent modestes dans leurs revendications et demandent une augmentation de 15 % sur leurs salaires ainsi que le paiement de la prime de lancement du cargo « Minehoma ».

La direction s'obstine dans un refus catégorique, bien que pourtant les affaires de celle-ci soient grandement satisfaisantes. N'a-t-elle pas en commande et en construction un pétrolier de 5.200 tonnes, ainsi que deux autres tankers de 32.000 tonnes ?

Les métallos des Ateliers et Chantiers de France ne l'entendirent pas ainsi. Depuis plusieurs jours se déroulaient des pourparlers entre les représentants du personnel et de la direction appuyés par des débrayages successifs sans grand succès il faut bien le dire.

Voilà pourquoi, exaspérés par ce piétinement, ils décidèrent L'ACTION DIRECTE au lendemain du licenciement de treize des leurs.

Jeudi 21 mars, les grévistes se rassemblèrent à l'intérieur des chantiers et accueillirent les forces de police, qui entendaient les déloger, à coups de boulons, de briques, de plomb ; l'intervention des C.R.S. amplifia la lutte.

La direction enfermée dans ses bureaux commençait à craindre le pire, car la colère grandissante de ces exploités leur fit donner l'assaut au bâtiment. Malheureusement, les forces de l'ordre gouvernemental et bourgeois empêchèrent le déroulement naturel de cette manifestation violente, mais légitime des métallos œuvrant dans l'esprit du Syndicalisme Révolutionnaire et Unitaire.

Appuyés solidairement par les métallos des entreprises voisines, ils transposèrent leur manifestation sur les pavés de Dunkerque, avec la même volonté de combat.

Le vendredi, la direction décrétait le lock-out momentané.

Les travailleurs des Chantiers et Ateliers de France ont ainsi démontré pendant ces quelques jours qu'ils entendaient voir aboutir leurs revendications.

S'ils ont repris le travail, ce n'est qu'après avoir eu la certitude que la police évacuera les chantiers, que leurs camarades licenciés seront réembauchés, que les arrestations ne seront pas maintenues et que l'ensemble de leurs justes revendications seront victorieuses.

Dunkerque a donné l'exemple des luttes ouvrières, la solidarité a retrouvé son dynamisme d'antan. Que l'immense masse des travailleurs les imite et en tire un enseignement pour le véritable combat ouvrier.

ATTENTION !

Suivant la demande de nos amis, nous poursuivons notre effort, la diffusion du *Monde Libertaire* par l'entremise des kiosques et marchands de journaux. Certains camarades pensent que ce système de vente se réalise sans difficulté, et, automatiquement, est bénéficiaire.

Cela est une grosse erreur : 1) Il nous est impossible de répartir (« because » finances) plusieurs numéros dans chaque librairie, etc., il y a en France 50.000 points de vente ; 2) Ce n'est pas parce qu'un kiosque reçoit des numéros qu'il les affiche ; 3) Beaucoup de sympathisants, que nous pourrions intéresser, l'ignorent.

Il reste donc qu'une propagande, une publicité intense doit accompagner cet effort. Nous avons donc édité une affiche qui a été envoyée à tous les amis qui en ont fait la demande, une nouvelle affiche est à l'étude, celle-ci nous revient à 10 francs plus frais d'envoi l'unité. Passer votre commande et envoyer les fonds à Garcia, C.C.P. Paris 14666-27.

Penser aussi que nous avons des bouillons gratuits à la disposition des camarades qui veulent en distribuer ou les coller sur les murs barrés d'un trait de couleur. Que la vente à la criée est toujours la meilleure méthode de publicité.

Dès maintenant, nous demandons à nos lecteurs qui achètent au numéro de prendre celui-ci au même marchand, pour éviter le bouillonnage, mieux, de s'abonner et de penser à la souscription permanente.

Et aux camarades anarchistes de savoir que la bataille que nous menons pour le succès de notre presse dans le public, doit être menée à bien.

LES COMBINARDS !

par Lucien HAUTEMULLE

A ceux de nos camarades libertaires qui ont pris connaissance de mes deux premiers articles sur le rôle véritable qui se conçoit pour les Comités d'Entreprises, dans le *Monde Libertaire* de janvier et février derniers, et qui à Lille, par exemple, les ont pris comme dignes d'un réformiste syndical parce qu'appartenant à une organisation de Force Ouvrière ; je demanderai de prendre patience, de relire ce que j'ai écrit, et surtout d'attendre les suites, qu'aucun journal autre que *Le Monde Libertaire* n'aura le courage et la loyauté de publier.

Je rappellerai seulement que dans mon dernier article, j'ai voulu faire comprendre à nos camarades ouvriers composant les Comités d'Entreprises que leur intérêt primordial était d'avoir avec eux des cadres de leur entreprise, qui soient des militants ouvriéristes, c'est-à-dire faisant partie d'une même centrale ouvrière qu'eux-mêmes et non pas d'une catégorie d'ingénieurs et cadres ne voulant pas se « mouiller » à côté de travailleurs manuels, tels que ceux qui s'en sont écartés en planant au-dessus d'eux à la Confédération Générale des Cadres ; mais qui, se sentant soutenus par la masse des travailleurs qu'ils ont la charge de diriger mais aussi de d'éclairer et de défendre, préparent avec eux la fin d'une exploitation humaine qui nous dégoûte !

J'ai dit, et j'affirme, qu'une collaboration et qu'une liaison constante dans une entreprise, entre ouvriers, maîtrise et cadres, pouvait être la base d'une véritable révolution sociale sur le terrain économique.

J'ai promis de dévoiler, avec preuves à l'appui, certaines saletés qui se passent dans le Bâtiment, parmi lesquelles des ententes entre concurrents faussant la légalité d'adjudications normales, les pots-de-vin à certains fonctionnaires (obligés aujourd'hui d'avoir démissionné de leur fonction devant mon action intransigeante), le truquage de devis descriptifs au détriment de certains et profit de certains autres, etc.

Ce ne sont pas nos camarades ouvriers éloignés de la Direction des entreprises qui peuvent mettre la main sur de pareilles salades, pas plus que des experts-comptables appelés par des conciliateurs en commission paritaire qui peuvent les découvrir, mais bien des relations communes entre tous les travailleurs de l'entreprise.

Nos camarades ouvriers qui travaillent dans le Bâtiment sont-ils assez naïfs *pour penser que leurs patrons qui travaillent pour les Administrations publiques,* et n'ont pas le droit d'invoquer des salaires supérieurs à ceux fixés par les conventions collectives pour demander une plus-value sur leurs marchés de travaux, *alors que l'on sait bien que les salaires de ces conventions sont en réalité dépassés,* sont assez bêtes pour en subir les conséquences ?

Quand un gouvernement comme le nôtre ou ses précédents, prétend que le fait de voir l'indice des 213 articles atteindre le palier de 149,1 alors qu'il est à 148,9, va être une cause de voir les salaires augmenter de 5 %, alors que par des primes hors salaire officiel, le SMIG est devenu, dans nos grands centres, inexistant, n'est-ce pas se moquer du monde et prendre la classe ouvrière pour une imbécile ?

Quand Gilberte Brossolette déclare à Ramadier qu'il fait constamment de la balançoire avec le budget et que celui-ci lui répond que c'est du trapèze volant qu'il exécute, n'a-t-on pas le droit d'affirmer que lorsque le patronat s'arrange pour rentrer dans des déboursés qu'il admet mais qu'il n'a pas le droit de présenter, c'est de « l'acrobatie » qu'il fait sous forme de combines plus ou moins malpropres fin d'une exploitation humaine qui nous dégoûte !

Nous verrons prochainement comment on sait s'en sortir dans le département de l'Oise, jusqu'au jour où on tombe sur une tête de lard comme la mienne... refusant d'être un syndicaliste à l'eau de rose et de s'incliner devant les huiles et les menaces !

SOUSCRIPTION

du 25 février au 1er avril 1957

Despeyroux, 130; Louvet, 1.200; Stas, 2.000; Bourlier, 140; Bonnevu, 40; Dorlin, 640; Rousseau, 300; Lantejoul, 125; Delannoy, 300; Roche, 100; Lanvion, 100; Sevère, 75; Legros, 100; Diersanelli, 200; Dorbel, 140; Diaz, 40; Roumilhac, 240; Groupe Syndicaliste libertaire, 1.200; Colin, 450; Fayet, 140; Miston, 140; Juliot, 140; Davesne, 140; Krouane, 200; Conem, 70; Ferore, 140; Boulègue, 140; Fayolle, 1.000; Michaud D., 200; Francart, 1.000; Charlot, 500; Bernard, 40; Guitton, 140; Jariot, 340; Renoulet, 100; Berrio, 140; Pfokl, 140; Ferres, 140; Novero, 40; Richard, 140; Noël, 440; Vola, 640; Ficheux, 140; Peincedé, 140; Henriette, 140; Rolande, 140; Rodriguez, 500; Macchiarini, 140; Dugne, 100; Dufour, 140; Buatois, 1.000; Hoffer, 140; Marzin, 140; Guille, 140; Burkle, 60; Decourt, 40; Jouve B., 1.000; Bide, 800; Groupe Mulhouse, 700; Langrand, 1.640; Faure, 140; Thomas, 140; Rousset, 140; Un ancien Nouveau Temps, 100; Boutines, 140; X... Agen, 5.000; Auboin, 280; Lapeyre A., 5.000; Douguet, 500; Lantejoul, 200; Lanvion, 100; Sevère, 100; Jacquelin, 140; Enuio, 160; Groupe Louise Michel, 100.000; Lapin, 200; Carbonari, 640; Salamero, 140; Fermanez, 140; Grosjean, 1.000; Fredon, 140; Ricros, 280; Gilbert, 300; Boisot, 140; Verdier, 140; Mateu, 140; Demeire, 140; Freydure, 140; Vente de livres, 6.930.

ON NOUS COMMUNIQUE

Le camarade Maurice Roumilhac nous communique qu'il vient de démissionner de la Libre-Pensée à la suite des articles de Lorulot sur la Hongrie.

Il ajoute que toute autre explication donnée à sa démission est fausse.

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 360 fr. pour la France et 400 fr. pour l'étranger.

NOM (1) ....

Prénoms ....

Adresse ....

A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS

(1) Le nom en majuscules. — C.C.P. PARIS 10.569-77

RECRUTEZ DES ABONNES. — FAITES CIRCULER NOTRE JOURNAL - VERSEZ A LA SOUSCRIPTION

VIE DE LA FÉDÉRATION

Groupe libertaire Louise Michel
Vendredi 12 avril, à 21 heures
Salle Trétaigne,
7, rue de Trétaigne
(Métro Joffrin)
CAUSERIE
Un an aux Etats-Unis
par
Marcel Caballero
(Entrée libre)

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 heures. Administrativement le groupe est ainsi constitué : Secrétaire : Couronne ; Trésorier : Thibault ; Bibliothécaire : Cotonec.

CEUx qui s'en vont

« Décès de notre camarade Balboni Annibal survenu à l'âge de 68 ans. Très estimé des camarades italiens ainsi que des camarades français qui le connaissaient sous le nom de Tchapakan. »

LE COMITE DES AMIS DE VOLINE
a fait don à la F.A.
d'un certain nombre d'exemplaires
du remarquable ouvrage de
VOLINE
La Révolution inconnue
que tout militant doit avoir en rayon et doit faire lire.
Nous expédions ce volume de 700 pages grand format à titre de propagande, au prix de
france : 370 fr.
Adresser la commande et son montant à :
G. VINCEY
170, rue du Temple, Paris-3e
(C.C.P. Paris 1056977)

LYON. — Groupe Durutti : Permanence tous les samedis, de 17 à 19 heures, Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

NANTES. — Groupe Francisco Ferrer : Réunions les 1er et 3e vendredis de chaque mois au Café Vendéen, place Viarme, Nantes. Pour la correspondance, s'adresser à : Georges Fasa, chemin de la Champignonnerie, Nantes.

COMMUNIQUE

Le Groupe Paris-Ouest rappelle que pour être convoqué à ses réunions, il faut écrire à Kéravis, 16, rue Neuve-de-la-Chardonnière, Paris (18e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL. — Réunion des militants vendredi 26 avril, à 21 heures, adresse habituelle. L'ordre du jour étant important, prière d'être à l'heure.

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque vendredi, renseignements à Joyeux, 53 bis, rue Lamarck (18e).

LE MANS. — Groupe Anarchiste : Permanence et réunions salle de la Maison Sociale, Le Mans S'adresser à Paul Mauget, 26, rue Jean-Macé, Le Mans (Sarthe).

SAINT-ETIENNE. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure ». Adresse : REX, rue Rouget-de-l'Isle, Saint-Etienne (Loire). Réunion le troisième samedi de chaque mois, à 18 h. Permanence : Tous les samedis à 8 heures. Journaux, bibliothèque, service de librairie.

CARCASSONNE. — Groupe Anarchiste « Han Ryner » : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : S'adresser à Joachim Salamero, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

GROUPE DE VICHY. — Pour tous renseignements s'adresser au camarade Terrenoire, jardiniste, Belle-Rive (Allier).

SAINTES. — Groupe Anarchiste Auzanneau Georges, route de Marennes à Saintes (Charente-Maritime).

I. R. G.

Ligue d'Action Pacifiste, R. Morel, 11, rue de la Gaîté, Eaubonne (Seine-et-Oise).

REGION MONTLUÇON-COMMENTRY. — Prendre contact avec L. Malfant, boulevard Rambourg, Commentry. Responsable du groupe « Amis du Monde Libertaire ».

F. A. Groupe de Lille. — Permanence tous les samedis, de 19 à 20 h. 30, 13, rue du Molinel, Lille, Café Alphonse. Causerie mensuelle tous les 3e dimanche du mois. La prochaine aura lieu le dimanche 28 avril, à 10 heures, 13, rue du Molinel. Sujet : Réflexions sur l'Unité Européenne, par J. Martin.

ROANNE. — Nos camarades de Roanne ont édité un papillon contre les jouets de guerre au prix de 375 francs les 500. Adresser les commandes à F. Novarro, 195, route de Charlieu, Roanne (Loire).

BULLETIN INTERIEUR DE LA FEDERATION ANARCHISTE

C'est au camarade Joaquin Salamero, 50, cours de l'Argonne, à Bordeaux, que tu devras envoyer la copie à insérer.

C'est au camarade Aristide Lapeyre, 44, rue Fusterie, Bordeaux, Compte Courant Postal : Bordeaux 485-12, que tu devras envoyer commandes et fonds.

Le prix du Bulletin reste fixé à 30 francs.

GROUPE ANGE S-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30 au lieu habituel. Bibliothèque et librairie.

LANGON. — Le journal est en vente chez A. Prévotel, 67, rue Abel-Gourgues.

BEAUCAIRE - TARASCON. — S'adresser à Gongone Pascal, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau à Beaucaire (Gard).

VERSAILLES. — Groupe « Francisco-Ferrer » : Réunion du Groupe le premier dimanche matin du mois. Pour tous renseignements et pour le journal s'adresser à Fayolle, 9, rue de la Paroisse à Versailles.

Vient de paraître :

Ch.-Aug. BONTEMPS
LA FEMME
ET
LA SEXUALITE
Un vol. de 300 pages. Franco recommandé contre 600 francs en chèque postal à **Les Cahiers francs**, 4, rue G.-Rouanet, Paris 15e.

— PRÈS DE NOUS —

A.I.T. Région de Lyon C.N.T.E.
GRAND MEETING
DIMANCHE 14 AVRIL
à 9 h. 30
Salle Victor-Hugo
58, rue de Sèze, LYON
Orateurs :
Cristobal Parra
de la F.I.J.L. en exil
Aristide Lapeyre
de la C.N.T.F.
Sans-Sicard
C.N.T. d'Espagne en exil

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

Les amis de Sébastien Faure organisent une conférence qui aura lieu le 14 avril à 14 h. 30 très précises, aux Sociétés savantes, 28, rue Serpente, Paris (métro Saint-Michel), salle H, 3e étage.

Notre ami Hem Day traitera le sujet suivant :

SEBASTIEN FAURE ET SON PACIFISME

Entrée gratuite

Pour permettre à de nombreux camarades d'assister au gala de la C.N.T.E., la conférence commencera strictement à 14 h. 30. Que nos camarades espagnols nous excusent, mais la salle étant retenue depuis trois mois, nous n'avons pu en changer la date. — J. OLIVE.

Les amis de l' « UNIQUE » (café « Au Tambour », salle du premier étage, 10, place de la Bastille, Paris) :

Samedi 6 avril à 15 heures : **Si nous égrenions quelques souvenirs ?** par E. Armand.

Dimanche 7 avril à 15 heures : **Jésus est-il un mythe ?** par M. Coryne, du Comité de l'Action rationaliste.

JOURNEES D'ETUDES POUR LA SOLIDARITE HUMAINE

Pour la première fois, vingt sociétés de tendances diverses se réunissent pour tenter de répondre aux prolèmes qui vous préoccupent sur la santé, l'éducation, l'action sociale, la vie spirituelle, etc.

Le samedi 6 avril 1957, à 20 heures : Présentation des participants.

Le dimanche 7 avril 1957 à 14 h. 30 :

Les grands problèmes et leurs solutions.

—o—

Salle du 129, rue Marcadet,Paris-18e — Métros : Lamarck ou J.-Joffrin —

—o—

Participation aux frais : 100 francs.

S. I. A., 13, rue du Molinel, LILLE

Dimanche et lundi de Pâques, 21-22 avril 1957. Au profit des Œuvres de Solidarité : jeux et divertissements.

Café de l'Union de Lille, 211, rue d'Arras.

Café Roland, 9, place Vanhoenacker.

Café César, 48, place Nouvelle-Aventure.

C.N.T.F. A.I.T.
SALLE PLEYEL
252, fg St-Honoré - Métro : Ternes
— Dimanche 14 avril 1957 —
à 17 h. 15 précises
GRAND GALA ANNUEL
au profit de la Caisse d'entraide « Solidarité ouvrière »
YVONNE SOLAL
de l'Olympia
présentera
un magnifique programme
avec le gracieux concours
par ordre alphabétique de
MARIA ANGELICA
La Gran Argentina
ALFONSO ALONSO
CHARLES BERNARD
LES CINQ CELTAS
ERNEST CURTIS
HAROLD
BRIGITTE LEFEVRE
LUCIA MONTSERRAT
LEO NOEL
KAY Y PATRIK
CHRISTIANE THORIN
et le ballet sacro-monte
d'ANTONIO VARGAS
Au piano (Pleyel) :
Yvonne Schmitt
Régie artistique :
Bobini et Suzy Chevet
Dès maintenant retenir les places (location gratuite) :
C.N.T.F., 24, rue Sainte-Marthe - M. Joyeux, librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18e - Salle Pleyel, 252, fbg Saint-Honoré, Paris-8e.

Un livre de Henri FROSSARD

ANATHOLIA

Nous sommes heureux de faire paraître un inédit tiré du livre Anatholia de notre ami Henri Frossard, ouvrage qui paraît par souscription aux éditions de l'Amitié par le Livre (1) et qui sera illustré par Georges Marconnet.

Ce roman est l'évocation d'épisodes étranges qui ont dramatiquement bouleversé, voici trois cents ans, une petite seigneurie franc-comtoise.

Eh ! oui, braves gens, c'est bien facile, la chasse aux sorciers ! Une sorte d'inquiétude plane dans l'air, comme un résidu de toutes les mauvaises périodes qu'on a passées : il y a eu la guerre, dans la contrée qui a tout de même tenu durant dix ans ! Il y a eu l'incendie de Quingey qui a été une catastrophe pour les croquants ! Il y a eu la bataille à Montfort même, autour du château ! Il y a eu la peste ! la peste durant des mois, obligeant les manants à vivre presque dans les bois, pour fuir les villages. Il y a eu les drames des bâtards et des estropiés ! Il y a eu ,et il y a encore — et il y aura pour bien du temps — la misère, la Sainte Misère ! et pour couronner le tout, cette année le blé est médiocre et la vigne ne donnera presque rien...

Braves gens, c'est trop de malheurs, c'est trop de déchéance et trop de tristesse...

Evidemment, on peut s'en prendre au ciel, dire que le ciel nous délaisse, que c'est une épreuve vraiment imméritée. Mais c'est une colère qui ne va pas bien loin. Quand on a juré de gros paquets de Nom de Dieu, on s'en retrouve au même point que devant. D'autant plus que messire Pons Brahier est maître dans l'art de vous créer une mauvaise conscience : « Une épreuve imméritée, dit-il, *imméritée ?* Et les bancs déserts durant la messe? » Au même point, braves gens, au même point !

Il serait peut-être plus logique de s'en prendre au baron, à *Monseigneur*, puisqu'il demande qu'on l'appelle comme ça, mais dites voir, braves gens, et la Tour du Musant ? Sa seule présence constitue un puissant raisonnement ! Et raisonnement qui demeure valable lorsqu'on pense à Andrey, à l'Alexandre Pois (aux Buhon, si on est de Quingey), au Guignard, même (comme au Chavot, si on est de Quingey !)

Non, non, braves gens ! S'en prendre, mais pas *s'en faire pendre !* Il y a au bout du Tartre, près de la cabane de Perrin, une suite de l'argument de la Tour du Musant qui se passe de commentaires...

Et les braves gens de Montfort, de Ronchaux, de Quingey sont là qui se disent, peu ou prou, qu'il faut faire la chasse aux sorciers. C'est un mal tangible et visible.. Le blé ne donne rien ? C'est quelque courtillier, quelque dessécheur d'herbe qui en est la cause. La vigne a souffert des intempéries : c'est quelque grêleux qui a jeté le mauvais sort ! La vache n'a pu vêler, et finalement elle est crevée, avec le veau... C'est quelque envoûteux qui a fait des manigances... On est pauvre, on est faible, on est abattu pour un rien. Eh ! c'est les sorciers, braves gens ! c'est eux...

Eux ? Ecoutez voir,, vous ne trouvez pas que la Symonne Deboischet a un drôle de regard ? Ecoutez voir, vous ne remarquez pas que les plantes de la Bernarde n'ont pas guéri mon fils ? Ecoutez voir, ça ne vous surprend pas que la Clauda Bernard se soit fâchée après mon cabri en lui criant : « Que le maudit loup mange ce cabri » ? Ecoutez voir, vous ne croyez pas que c'est la dernière des méchancetés de faire péter Pot de Fer comme il pète ?

Les sorciers, vous dis-je, braves gens, les sorciers !

Mais moi qui vous parle, je ne suis pas fou ! La chasse aux sorciers, je vois bien qu'il faut la faire, et la faire une bonne fois et radicalement, qu'on y aille ! Je veux dire : que ces messieurs y aillent. Que messire Pons Brahier lance quelques bons sermons contre les suppôts du Malin, contre les hérétiques, contre les Vaudois. Si c'est pas une misère qu'il y ait des gens comme ça ! Que M. Pois (ou M. Buhon, si c'est à Quingey) instrumente et remplisse des interrogats, voilà qui est parfait. Et je serai le beau premier à rire de voir un peu patauger dans les difficultés des chausse-trapes de la Justice la Pichotte qui a eu un sourire ironique pour moi l'autre jour, la Mareschaude qui m'a volé un chauveau de vin, la Poiblan qui ne m'a rien fait mais dont j'aime pas voir la figure, et la Nicole Baron dont l'arrière grand-père était fâché avec le mien, je me rappelle plus exactement pourquoi !

C'est leur travail, braves gens, à ces messieurs. Remettre les choses en ordre ! Moi, que voulez-vous, je ne suis rien dans tout ça, un croquant, comme vous. Je me contente de dire ce que je sais : le sourire, le chauveau de vin, la figure, et l'arrière-grand-père.

Vous voyez bien que c'est aussi facile que c'est utile. Sans compter qu'il y a tout de même le spectacle ! A la fin, quand les interrogats de M. Pois (ou de M. Buhon) sont bien terminés, qu'on leur a fait bien tout dire aux sorciers et aux sorcières, il y a une mise en scène qui est un peu soignée : en grande chemise blanche, avec un cierge à la main, et demander pardon à messire Pons Brahier et à Monseigneur, puis les fourches patibulaires (dont un pied est toujours enfoncé dans une meule) avec tout le travail savant qu'exécute si bien le Perrin (ou le Chavot, si c'est à Quingey)...

C'est quelque chose. Y en a qui disent : c'est affreux, qui font les mijaurées. Non, c'est une satisfaction qu'on a (suffit de voir la foule qui court, ce jour-là) de constater que tout *rentre dans l'ordre*, qu'on purifie le pays... Et on s'en rappelle. Regardez, moi. J'étais de ce temps-là du côté de Montbéliard. Ils en avaient prise une, la Choupotte, qui était d'Orve. Vous pouvez pas savoir le commerce qu'elle a fait, au moment où on l'a pendue. Mais il fallait bien. Une sorcière de moins. Et maintenant, tous ceux qui ont vu ça — ceux qui restent, parce qu'il y a des années — évoquent avec satisfaction le souvenir de la mort de la Choupotte.

(1) Edition ordinaire : 600 fr. (franco). Edition numérotée : 1.000 fr. (franco). Quelques exemplaires de luxe. Henri Frossard, à Bidard (B.-P.).

La voix du Pacifique

Oui à SPEIDEL si nous acceptons cela

Nous recevons de notre camarade pacifiste Pierre Martin, dont la personnalité n'est pas à présenter ici, un papier sur Speidel ; bien que ce sujet soit traité d'autre part dans ce journal, nous pensons que sur un tel problème devait se faire entendre une voix aussi autorisée que la sienne.

CERTAINS esprits qui se croient libres, s'indignent de la nomination du général Speidel à la tête du commandement Centre Europe et, tout comme les communistes, font étrangement jouer ce bon vieux chauvinisme des Français pour prêcher une objection de conscience aussi générale que purement verbale. Que voilà donc une singulière attitude pour ceux qui se prétendent dégagés de tous les conformismes ! Allons, un peu de logique : depuis quand les soldats peuvent-ils prétendre à choisir leurs généraux ? Hé quoi ! vous voulez que ceux qui vous conduisent vers une fraîche et joyeuse atomisation jouissent en plus du prestige d'avoir été plébiscités par vous. La discipline et l'obéissance passive qui sont non seulement la force principale des armées mais la condition indispensable de leur existence, ne sont pas compatibles avec l'élection des chefs. D'autres en ont fait l'expérience et cette conclusion logique de la désintégration de l'armée ne serait pour me déplaire ; oui mais, hélas ! ces cris de « non à Speidel ! » sous-entendent « mais d'accord pour les autres généraux ».

A travers les polémiques de presse je n'ai pu savoir quelle était la part exacte de ce Speidel dans les atrocités du nazisme ; ne comptez pas sur moi pour innocenter un général quelle que soit sa nationalité. Aussi, supposons qu'il soit coupable de tous les crimes dont l'accusent ceux qui ne veulent pas d'un tel chef. Dites-moi, pourquoi le récusez-vous, si ce n'est finalement par ce sale nationalisme qui précisément permettra toujours à tous les généraux d'escompter une troupe nombreuse d'exécutants ?

par Pierre MARTIN

Car enfin est-ce Speidel le responsable de la baignoire, de la magnéto et de toutes les tortures d'Oran, des barbelés électriques et des chiens policiers des camps de concentration de Saint-Leu, Berronaghie ; de ces camps clandestins de Grande-Kabylie aussi honteusement camouflés que ceux du Troisième Reich ; de tous ces Oradours de mechtas si nombreux qu'on ne les compte plus ? Non ; ce n'est pas l'uniforme allemand que portent les généraux qui commandent toutes ces ignominies et ces atrocités que l'on commence à connaître par les récits des rappelés revenant d'Algérie avec l'esprit à jamais souillé d'avoir été pris dans cet engrenage de la surenchère à la violence. Et je n'oublie pas l'autre camp, mais là non plus ce n'est pas l'uniforme allemand que portent ces généraux fellagha que l'on veut Français malgré eux et qui, aussi aisément, assassinent les enfants et éventrent les femmes.

Si chacun de nous n'a pas le courage de dire : Non, à tout cela, alors, soyons logiques : il ne faut pas avoir honte de dire « Oui » à Speidel, car c'est un technicien éprouvé ; il peut faire bénéficier les nôtres de ses techniques de pacification que nos états-majors mettent au point à travers leurs campagnes d'expérimentation de Madagascar, d'Indochine et d'Afrique du Nord.

JESUITISME et MYSTIFICATION

« Il n'y a qu'une vérité, celle des faits. Quand le dogme ne s'accorde pas avec les faits, c'est le dogme qui a tort. »

CLAUDE BERNARD a dit : « Les systèmes tendent à asservir les corps et les esprits ». Il faut ajouter que : « l'esprit de système est un penchant à agir par parti pris ». Or, Pierre Naville, dans sa brochure « L'intellectuel communiste » procède par parti pris, essaie de sauver un dogme que l'expérience condamne, il critique Sartre et accuse Staline et l' « Intelligent s » car, dit-il : « Les problèmes nouveaux posés par l'évolution sociale immédiate ne peuvent être abordés et résolus que par le marxisme. »

Nous n'avons pas la prétention de trancher le débat entre staliniens et anti-staliniens, il s'agit, tout simplement d'examiner si l'affirmation de Naville est conforme aux faits ou si, en revanche, il y a là une boutade.

Bien sûr, les faits démontrent que le marxisme sartrien surabonde en duplicité et sous-entendus, mais au su de tout le monde, Sartre est, avant tout existentialiste ; c'est à cause de cela que son œuvre, tout comme « Humanisme et Terreur », de Ponty, est semée de contradictions, de paradoxes, d'anomalies. Il ne saurait en être autrement, puisque, psychologiquement parlant, l'existentialisme est une névrose et, dira Lukacs, « il reflète, sur le plan idéologique, le chaos spirituel et moral du capitalisme ». Mais l'illustre philosophe a oublié d'ajouter que l'œuvre des marxistes Garody, Lefebvre, Pilitzer, Naville et compagnie, démontre que, marxisme égale mystification et jésuitisme.

Certes, Marx fut un grand, très très grand homme ; cependant, si l'on pouvait vaincre la stupidité et l'ignorance des uns, l'égocentrisme, le subjectivisme, l'orgueil et la perfidie des autres, l'hypocrisie et l'indolence de chacun, nul doute que ce serait là du beau travail, car le marxisme est un système dictatorial dont les prémices comportent une bonne dose d'arbitraire et de tyrannie, ce qui équivaut à la négation même de la personnalité.

Ainsi, les élucubrations hystériques, les accusations calomnieuses des agrégés ou des philosophes marxistes ne réussiront jamais à nous faire prendre des vessies pour des lanternes ou à nous faire avaler la langue.

Mais, procédons par ordre : au fait, l'intellectuel qu'est-il ? Est-il « un philosophe au regard profond et vide » est-il un doctrinaire intransigeant, parfois sectaire, autoritaire, tyrannique ? Est-il un mystificateur ? D'après Naville, il semble qu'il y a. dans le marxisme « une perspective qui prévoit la disparition de l'antagonisme de la distinction entre travail intellectuel et manuel et, du même coup, la fonction propre et séparée de l'intellectuel. »

Au vrai, cette affirmation est équivalente de celle chère à Marx, c'est-à-dire : « La dictature du prolétariat est une étape vers la société sans Etat », en attendant que ces prémices soient transformées en réalité concrète, positive, les faits annulent la valeur de ces prémices. En effet, quoi que l'on dise ou fasse, l'intelligents n'est pas le fruit de l'imagination maladive de Staline, elle est une conséquence inéluctable du marxisme et, pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à se pencher sur l'œuvre de Lénine. Si celui-ci accuse les intellectuels et écrit : « La plupart des intellectuels gravitent autour de la bourgeoisie », il ajoute : « le prolétariat vaincra en écartant les intellectuels, irrémédiablement bourgeois et en refaisant, en rééduquant, en se soumettant les intellectuels qui hésitent, en gagnant à soi, progressivement, une partie plus grande d'entre eux ». Il ne s'agit donc pas de supprimer l'intellectuel, en général ; au contraire, en tenant compte que le « Prolétariat n'est pas exempt des défauts et des faiblesses de la société capitaliste » Lénine suggère au prolétariat de soumettre, de rééduquer, de gagner les intellectuels ; en un mot, il s'agit de les convertir au marxisme. Dès lors, il est clair que l'intelligenzia ou l'intellectuel communiste n'est pas une perversion, il est une conséquence inéluctable des préceptes énoncés par Marx-Engels, repris par Lénine, appliqués scrupuleusement par Staline ou la Dictature du prolétariat.

Nous ajouterons qu'il est vain de rechercher dans l'œuvre de Naville — où les subtilités dialectiques surabondent — une définition de l'intellectuel et, si sa brochure est dirigée contre Sartre et le stalinisme, elle essaie de redorer le blason édulcoré du marxisme. Or, les faits, l'expérience démontrent que : « Si l'intellectuel, le manieur de plume ou d'idées n'est plus un critique, il est un domestique des puissances réelles, il est un justificateur des pires erreurs ». Ceci est valable, et pour Sartre et le stalinisme, et pour tous les intellectuels qui, directement ou indirectemnet, défendent les thèses indéfendables du matérialisme historique et dialectique.

Certes, nous ne contestons pas l'œuvre de Marx-Engels, notre rôle est tout autre, nous refusons catégoriquement de nous plier à un dogme, nous n'admettons pas qu'un être, fût-il le génial Lénine, ou Dieu, puisse nous imposer sa volonté.

Engels nous dit que « la conception du monde signifie simplement la conception de la nature telle qu'elle est, sans additions étrangères ». Et le maître oublie de nous dire qu'est-ce que « la nature telle qu'elle est, sans additions étrangères ». Bien sûr, la dialectique matérialiste est une méthode de raisonner de grande précision, seulement, voilà, la nature, telle qu'elle est, se moque éperdument des concepts chers à la philosophie matérialiste ou marxiste, ainsi que des concepts spiritualistes, existentialistes, métaphysiques.

par Luc BREGLIANO

Suivons les faits : Lorsque Lénine, en s'adressant aux Hongrois, en 1919, leur dit : « Soyez fermes. Si, parmi les socialistes qui, hier, se sont joints à vous, à la dictature du prolétariat, des hésitations se manifestent, réprimez ces hésitations sans merci. Etre fusillé, voilà le sort légitime du lâche à la guerre. » Ceci prouve — que cela plaise ou non à Naville — que Staline fut un fidèle disciple de Lénine, qu'il a suivi scrupuleusement les conseils du vénérable, immortel maître ès révolutions pour lequel, ne l'oublions pas, Trotsky, lui-même, et tant d'autres, étaient des êtres suspects.

A la suite de cela, il est logique de dire qu'il faut, autant que faire se peut, mettre en pratique la sincérité, l'honnêteté, car, lorsque, aux fins de satisfaire des penchants inavouables, nous recourons aux subterfuges, aux mensonges, ce faisant, nous nous rallions à cette pensée qui veut que : « la force prime le droit ».

Naville nous dit : « Je prétends que les écrivains doivent s'abstenir de trancher des dilemmes sans savoir ce qu'ils font. Ici, la réserve vaut mieux que l'engagement irraisonné ». Hélas ! l'auteur de ces lignes emploie une dialectique ou un jargon d'où s'exhale un relent de mystification, car, en effet, lorsqu'il affirme que : « la pensée marxiste court vers l'avenir, qu'elle tient compte du passé et, de l'un comme de l'autre, de façon critique », il affirme ce que les faits nient systématiquement.

Au vrai, le marxisme porte en soi sa propre négation. La dictature du prolétariat n'est pas une étape vers la société sans Etat ; elle est un concept transcendantal aux pieds duquel les peuples, les collectivités, les individualités doivent s'incliner sous peine d'extermination. En un mot, elle est l'institution d'un terrorisme total, individuel et collectif.

En effet, « pour être un bon communiste, il faut se renier, l'on ne doit jamais prétendre être respecté comme l'on respecte Marx-Engels-Lénine, car penser cela est l'équivalent de trahison, c'est descendre au niveau des petits bourgeois terre-à-terre ». C'est là, la leçon de M. Liou Cha-Tchi, à la suite de laquelle Engels-Lénine forment la nouvelle « Trinité » devant laquelle chacun doit se signer et dire : Amen, toujours Amen.

Autrefois, l'Eglise apostolique et romaine brûlait les hérétiques aux fins de sauver leur âme. Aujourd'hui, la dictature du prolétariat aux fins d'assurer l'avenir, la paix et le bonheur des peuples, mitraille femmes, enfants, vieillards. Quiconque n'est pas marxiste est, automatiquement, fasciste, même s'il s'agit de femmes, d'enfants ou de vieillards qui n'ont jamais rien compris à la politique et à l'économie.

Ainsi, il est indiscutable que la dialectique est un outil dont dispose le philistin marxiste aux fins de mystifier les contemporains. Ainsi, pour Lénine, l'intellectuel bourgeois est un traître. Pour Naville, l'intellectuel-stalinien est un monstre, une boursouflure, l'antipode pur et simple de l'intellectuel bourgeois. En réalité, l'intellectuel bourgeois, stalinien ou marxiste, est un être hybride, toujours prêt à défendre l'indéfendable, toujours disposé à nous raconter que notre devoir consiste à nous agenouiller devant la patrie, le capitalisme, l'Eglise, l'Etat et le marxisme.

Quant à ce qui concerne la personne, l'Etre, le Moi, inutile de dire que c'est là quelque chose d'exécrable, une aberration de l'esprit. Cpendant, l'expérience historique nous démontre irréfutablement que le marxisme est un « nouveau complexe de trahison ». En effet, M. Naville oublie candidement que Trotsky fut le bourreau de Kronstad, le massacreur des Ukrainiens, il fait semblant d'ignorer que Marx-Engels n'ont jamais hésité à se servir de la calomnie aux fins de démolir l'œuvre de Proud'hon, de Stirner, de Bakounine, lesquels sauf erreur, n'étaient point des bourgeois ou des fascistes.

Chacun sait, ou est censé savoir que les marxistes contemporains n'acceptent pas, ne peuvent pas accepter ni admettre la critique objective, sincère, honnête. Tous, sans exception, sont des mercenaires à l'affût de l'occasion d'assouvir leurs instincts de suprématie. Mais, qu'on le veuille ou non la vérité se fait jour peu à peu, donc, il ne sert à rien de critiquer le stalinisme, il faut détruire le concept de « Dictature du prolétariat », il faut détruire le marxisme, parce que, si l'économie est une branche de la sociologie, elle ne régente pas les rapports humains, car les lois psychologiques jouent un rôle aussi prépondérant que celui des lois économiques.

D'autre part, il faut croire que M. Naville est atteint de paramnésie, puisqu'il fait semblant d'ignorer que Lénine a écrit : « On ne peut pas comprendre le « Capital » de Marx et, en particulier, son premier chapitre sans avoir étudié et compris toute la logique de Hegel. Donc, pas un marxiste n'a compris Marx, un demi-siècle après lui. »

Ainsi, cet aphorisme nous montre un Lénine très prétentieux, dominé par la manie de grandeur, par la volonté de puissance. Lénine avoue inconsciemment : « Moi, moi seul ait compris Marx ». Après tout, Lénine a peut-être raison. En effet, si, pour comprendre « Le Capital » de Marx, il faut avoir étudié et compris toute la logique de Hegel, de ce fait, il résulte, qu'il n'y a plus de marxistes, vu que Lénine, l'unique et véritable marxiste, est mort.

Heureusement que les peuples, ou les individus n'ont pas attendu ni Marx-Engel-Lénine, ni la Dictature du prolétariat, Staline ou Naville, pour comprendre que les institutions capitalistes, dictatoriale, ecclésiastiques, sont incompatibles avec le règne de la Paix, de la Justice, de la Liberté, et que la Justice des Etatistes n'est qu'une immense fumisterie.

Pierre KROPOTKINE

Cet article est la seconde partie d'une étude inédite dont le début a paru dans le numéro de mars du « Monde Libertaire », illustré de la reproduction de Kropotkine par le peintre A. J. Alexandrovitch.

M. L.

D'AUTRE part, le Parlement n'est pas l'endroit où l'on puisse discuter, avec la moindre chance de succès, les mille questions qui surgissent des rapports entre le Capital et le Travail.

On lisait l'autre jour que les mineurs du nord de l'Angleterre, plus de cent mille personnes, allaient se mettre en grève, **contre la loi des huit heures**, votée par le Parlement anglais. Et cela nous rappelle le mot très juste du vieux Gladstone. Quand on vint lui demander de faire passer la loi des huit heures au Parlement : « J'hésite à le faire, dit-il. Que les ouvriers anglais discutent bien ce sujet et se mettent d'accord là-dessus. S'ils y arrivent, qu'ils me le signalent, et alors je leur promets de me mettre entièrement à leur service pour faire passer la loi. »

Cette réponse était plus profonde qu'on ne l'avait pensé alors. En effet, ce n'était pas au Parlement qu'il fallait discuter si la journée de huit heures devait être rendue **légale** pour tous. Si les travailleurs ou seulement une forte minorité des travailleurs se mettaient d'accord **pour imposer la journée de huit heures aux patrons, la journée de huit heures devenait par cela même un fait accompli.**

Mais la journée légale représentait un double danger.

D'abord parce qu'un certain nombre d'ouvriers — notamment les mineurs de Durham — travaillaient déjà **moins** de huit heures ; et ensuite parce que, une fois légalisée, la journée de huit heures deviendrait bientôt obligatoire pour les travailleurs. On n'oserait plus travailler moins. En effet, les conservateurs, comme John Gorst, qui flirtaient avec les politiciens socialistes, l'ont dit ouvertement. **Si l'Etat impose la journée de huit heures aux patrons, il l'imposera aussi aux ouvriers.** C'est ce qui a toujours fait que plusieurs unions de métiers anglaises résistaient à toute intervention protectrice de l'Etat et refusaient son patronage.

Elles avaient mille fois raison, et c'est à regretter qu'elles eussent cédé aux sirènes étatistes.

Point de société libre sans que l'individu soit libre.

Point de liberté politique possible, tant que l'affranchissement économique de l'exploité ne marchera pas de pair avec l'affranchissement politique.

Jamais l'affranchissement n'aura lieu, si dès aujourd'hui même l'individu, le groupe, l'union ouvrière, la cité, ne cherchent à s'affranchir eux-mêmes, par la révolte contre leurs oppresseurs : s'ils ne prennent incessamment eux-mêmes, quelques libertés et s'ils ne savent les garder contre les oppresseurs.

Jamais nous n'arriverons à une révolution sociale, si les esprits ne commencent dès aujourd'hui même à s'affranchir du préjugé gouvernemental.

x x x

On comprend maintenant comment le courant trade-unioniste anglais, fort de son expérience économique, et le courant ouvrier français, fort de son expérience politique de 1848-1852, se rencontrèrent, se renforcèrent, lorsque les Français vinrent à Londres en 1862, à la première Exposition universelle ; comment ils s'unirent pour fonder l'Association Internationale des Travailleurs.

Lorsque les initiateurs français et anglais de l'Internationale voulurent ainsi créer — en dehors de tout rapport avec le gouvernement — une puissante machine de guerre ouvrière contre le Capital, ils agirent en sociologues infiniment plus profonds que ne le pensent ces messieurs d'éducation gouvernementale.

x x x

Ce que serait le Parlement dans une société égalitaire, où il n'y aurait ni exploiteurs, ni exploités — nous ne le savons pas. Probablement, il n'existerait pas du tout. Tel que dans nos sociétés actuelles, le Parlement, c'est ce qui a remplacé la Camarilla, c'est-à-dire, la foule de gens qui avaient autrefois influence à la Cour et se plaçaient ainsi entre le roi et le peuple.

Aujourd'hui, la mission du Parlement est aussi de se placer entre l'exécutif (le roi, le ministère, le président aux Etats-Unis) et ceux qu'ils gouvernent : empêcher ceux-là de trop opprimer ceux-ci ; mais, en même temps, maintenir les privilèges des gouvernants et les intérêts constitués des propriétaires de toute sorte et des compagnies industrielles.

Tenir en échec l'exécutif ; ne lui aucorder des pouvoirs qu'il demandera que le nécessaire pour mater le peuple, et refuser ce qui pourrait être un danger pour la bourgeoisie ; protéger les monopoles une fois établis et d'en créer de nouveaux, sans toutefois ébranler les anciens, telle est la fonction de chaque parlement. Et force est de reconnaître que, là où il y a Etat et gouvernement, cette espèce de contrôle représente une certaine garantie contre l'autocratie et le règne de la Camarilla. Sans cela, ce serait le retour au régime du bon plaisir du roi et surtout de ses mignons.

Mais pour **détruire** les monopoles établis, par la bourgeoisie même, pour **amoindrir** la puissance des monopolistes, pour accomplir une **révolution** dans les rapports entre diverses classes de la société, pour abolir l'exploitation, jamais homme intelligent et honnête n'a dit que ce pût être dans les attributions d'un Parlement. Au contraire, chaque fois qu'il s'est agi d'accomplir la moindre des révolutions politiques ou économiques, ceux qui l'ont réellement **voulue** se sont toujours constitués **en dehors du gouvernement et de la représentation nationale.**

En France, pendant la grande Révolution, c'étaient les municipalités et, dans les grandes villes, les sections ; c'étaient enfin les clubs qui étaient les organes du progrès **révolutionnaire.** En Angleterre, ce furent pendant près d'un demi-siècle, les unions de métiers — secrètes d'abord, et plus tard ouvertes — qui se chargèrent de conquérir de nouveaux droits pour le peuple et qui ont conquis certaines concessions sérieuses aux travailleurs par mille moyens auxquels on avait recours sans trop en parler.

C'est aussi ce que les travailleurs des autres nations essayèrent en 1866-1870 en fondant l'Internationale.

Et c'est cette tentative que les politiciens socialistes réussirent à faire abandonner, en faisant miroiter devant les travailleurs pendant les trente dernières années le mirage de la « conquête du pouvoir ».

Voyons maintenant quels en furent les résultats.

LE PRÊTRE et le cadavre

(Suite de la première page.)

religieuse bâtie sur des talents de politicien qui l'inscriront dans l'histoire à la suite de ces prêtres de partis ou de gouvernements, fléaux des populations et supports des gouvernements autoritaires.

L'homme — « le Gerlier » — prétend avoir obtenu l'accord du mourant ! Il est bien dans son personnage, d'avoir — avec la complicité d'une femme dont on n'avait jamais entendu parler — interprété les râles d'un cadavre qui se survit. Ce témoignage pourtant est suspect venant d'un personnage qui, avant de se proclamer résistant, nous incitait, nous autres prisonniers à Montluc en 1942, à être fidèles au maréchal Pétain, qui représentait pour lui toutes les vertus.

On ne dira jamais assez l'écœurante platitude de l'Eglise. Autrefois, elle refusait les secours de la religion même aux empereurs si elle les soupçonnait d'avoir vécu dans le péché. Aujourd'hui, avec la complicité des familles, elle assiège le laïque, le libre-penseur, l'anarchiste même, afin de ravir le corps d'où la vie s'est échappée et de le brandir tel un épouvantail destiné à exorciser les hérétiques. Hier, notre ami Patorni était victime d'un tel rapt ; aujourd'hui, Herriot ; demain... ?

Qu'un Gerlier soit employé à de telle besogne en dit long sur la « foi » qui anime ces gens-là ! Car, à se livrer à de tels agissements, c'est moins notre mépris que la colère de leur « Dieu » qu'ils devraient redouter.

ABONNEZ-VOUS AU

Le directeur de la publication : Maurice FAYOLLE.

COMBAT et PRESSE DE FRANCE réunis 18, rue du Croissant PARIS-2e

Travail exécuté par les ouvriers syndiqués

la corbeille aux idées

ORGANISATION ? OUI EMBRIGADEMENT ? NON

par Ch.-Aug. BONTEMPS

L'ORDRE du jour du prochain Congrès de la « F. A. » comportera deux questions d'importance capitale : le problème de l'hebdomadaire et celui de l'organisation, c'est-à-dire du renouvellement des doctrines d'action. Il est temps que l'on en discute si l'on veut éviter des débats confus.

Le journal ne pose pas de problèmes théoriques. Fondé pour être l'instrument de propagande ouvert à toutes les tendances, il n'a pas une seule fois failli à cet objet. Ses animateurs ont fait davantage. Ils ont su réaliser un journal vivant exactement avec rien : pas de local pas la moitié des fonds qui avaient été demandés, une collaboration régulière extrêmement réduite.

Pourraient-ils sortir de la sorte un hebdomadaire ? On en discutera. Cependant il faut savoir que son financement serait tout autre chose que le prix d'un mensuel multiplié par quatre. Il faut savoir aussi qu'un hebdo vivant ne se fait pas avec des papiers de généralités, les seuls dont on ne manque pas. Le commentaire des événements de la semaine exige une rédaction organisée, expérimentée. Les papiers de dernière heure ne peuvent être écrits que par des camarades responsables, très au courant de notre mouvement et de la diversité des positions. Tous ces camarades sont retenus par leurs occupations et n'ont pas tous acquis le métier qui permet une rédaction rapide. Car c'est aussi un métier.

On devra prendre garde à ne pas saborder un bon mensuel, encore fragile, sans être bien assuré qu'on pourra tenir l'hebdomadaire qui lui succéderait. Ce serait une erreur que de se référer aux journaux d'avant la guerre. Les budgets d'impression et de diffusion ne sont plus du tout du même ordre. C'est ainsi que des dizaines de petits journaux ont disparu. Chacun de nous désire une parution hebdomadaire, à condition que notre journal ne devienne pas un petit brûlot sans portée. Je demande aux congressistes qui poseront cette question de bien préparer leur dossier. Ils doivent être en possession d'un devis chiffré du prix d'impression, de routage, de retour des invendus. Ils doivent pouvoir donner une liste authentique de rédacteurs qualifiés ayant accepté d'avance de fournir bénévolement un travail astreignant, avec autant de régularité que s'ils étaient rétribués. Hors cela, on peut toujours imprimer du papier. Faire un journal, c'est autre chose. Quant aux fonds, c'est le devis qui indiquera, selon son chiffre, si nous avons quelque chance de les trouver.

Accordons-nous dans la diversité

J'écris plus haut que le journal ne pose pas de problèmes théoriques. La seconde question à l'ordre du jour, c'est-à-dire l'organisation, pourrait lui en poser. Il est évident que si l'on décidait de constituer une fédération de type plus ou moins centralisateur, cela supposerait l'acceptation d'une doctrine commune, d'un programme délimité et l'engagement d'en observer les disciplines. Le « M.L. » ne pourrait plus être l'organe d'une fédération ainsi orientée, nous le savons.

A la vérité, je ne crois pas que l'on coure ce risque. Les conclusions lapidaires de la lettre de Maurice Fayolle au congrès n'ont pas ce sens. Il a seulement voulu souligner à raison la nécessité de repenser nos doctrines et — tout spécialement — nos doctrines d'action. Il a raison encore lorsqu'il considère l'inefficacité d'une propagande sans cohérence. Je suis d'autant plus à l'aise pour en discuter avec lui que, dès 1952, je publiais dans « Défense de l'Homme » un article intitulé : « Synthèse d'un anarchisme évolutif », où j'esquissais une organisation possible, sous une forme n'excluant aucune tendance (1).

Depuis le dernier congrès, je me suis rendu compte qu'il fallait aboutir à une solution ou bien — et c'est un point de vue où s'endorment quelques-uns — ne tenir l'anarchisme que comme un état d'esprit particulier à certains individus hors circuit. C'est donc pour appuyer la position de Fayolle à laquelle personne ne s'oppose, sans doute, mais que personne non plus ne complète et précise, que j'ai publié, dans le numéro de décembre de « Contre-Courant », la brochure intitulée : « L'Anarchisme et l'Evolution » (Bilan et perspectives) (2). Elle a donné lieu, chez nos camarades espagnols, à une discussion encourageante. C'est à Nantes que cette discussion doit être reprise avec, je veux l'espérer, de sérieux arguments pour ou contre. Si je rappelle cette initiative, c'est qu'il serait inutile de travailler si les camarades n'étaient pas même informés des thèses qui seront discutées. Il importe avant tout que nous soyons, les uns et les autres, sans aucun parti pris, mais non pas sans opinions référencées qui permettent une confrontation sérieuse.

Pour nous, organiser c'est coordonner

Ce n'est pas du dernier congrès, ni même de mon article de 1952, que date ma conviction d'un renouvellement nécessaire. Il y a un quart de siècle que je le dis, inutilement du reste. Toutefois, ce ne fut pas inutile — mon comportement personnel. Il est évident qu'ayant, depuis si longtemps, une telle position, il me fallait trouver une définition de mon anarchisme ou passer à autre chose. Cette expérience personnelle a peut-être une signification. Vingt-cinq ans de réflexion peuvent bien ne pas aboutir à grand-chose. Cela comporte néanmoins des éléments dont il n'est pas interdit qu'on fasse son profit.

Repenser les doctrines, cela suppose une révision des tendances et si possible, un accord entre elles. Un accord et non une fusion irréalisable et qui, à la vérité, serait appauvrissante. En ce qui me concerne, je suis sur ce plan tout à fait disponible. Je n'ai jamais été lié ni à l'anarchisme individualiste absolu, ni au communisme libertaire et pas davantage à l'anarcho-syndicalisme. Je ne me suis jamais non plus senti étranger à l'une ou à l'autre de ces tendances. Mon individualisme fondamental est social et syndicaliste. Pour d'aucuns, il y a là une contradiction. Il se peut mais elle ne doit être que dans les termes puis-

que je l'ai réduite sans difficulté.

Un peu de bonne volonté, le renoncement — facile pour un véritable libertaire — à jouer les chefs d'école, devraient permettre de généraliser une synthèse de cet ordre. Une synthèse ne signifie pas un alignement. Il est normal que chacun mette l'accent sur la conviction qui est la sienne et que tous y consentent, à la conditon que tous et chacun se retrouvent unis sur les bases communes qui fondent l'anarchisme. C'est à partir de cette vue que l'on peut concevoir une organisation ouverte.

Je ne saurais reprendre en ces quelques lignes ce que j'ai proposé dans les deux textes cités — fort sommairement d'ailleurs — et qui ne sont que des indications. J'ajouterai seulement que l'anarchisme — bien qu'il soit anticonformiste par définition — est en train de mourir, en France et ailleurs, de sclérose par excès de conformisme à ses doctrines dépassées. L'opposition à toute organisation n'est pas la moindre cause de ce mal. Pourtant, elle n'est pas fondamentale. Si l'on réfléchit que le syndicalisme fut l'œuvre des anarchistes, on conviendra que l'organisation, quand elle est celle de la charte d'Amiens, ne contredit pas à l'esprit libertaire. Bien sûr, le même exemple évoque les déviations subséquentes. Ce ne sont pas les anarchistes qui les ont provoquées et c'est dans un syndicalisme généralisé, dépourvu d'idéal, qu'elles se sont instituées.

Dans un milieu libertaire, le risque est nul si l'on ne perd jamais de vue le critère de l'autonomie absolue de la pensée individuelle. Nous pourrions donc accepter de définir une articulation souple des groupes de tendances diverses et des groupes spécifiques. On s'apercevrait vite que toute liberté individuelle serait aisément sauvegardée par la seule non-obligation d'agir au-delà de ses propres positions. C'est un type d'organisation de cet ordre que j'ai formulé. Disons, si l'on veut que pour nous l'organisation a le sens de coordination. C'est une question de bonne foi bien plus que de doctrine.

(1) Il me reste quelques tirages à part. Envoi contre un timbre aux « Cahiers francs », 4, rue Gustave-Rouanet, Paris (18e).

(2) « L'Anarchisme et l'Evolution », franco 20 francs, à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). (C.C.P. 880-87 Paris.)

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

DE LA BASTILLE AU MONT-VALERIEN
par Jean Maitron (Les Editions Ouvrières)

LE nouveau livre que vient de faire paraître Jean Maitron, l'auteur d'une « Histoire de l'anarchie » qui fait autorité, étonnera plus d'un de ses lecteurs éventuels. Conçu sous la forme d'un guide du Paris révolutionnaire, l'ouvrage nous propose dix promenades à travers la ville, chacune de ces promenades étant placée sous le patronage d'un homme ou d'un événement essentiel du mouvement ouvrier. Nous avons ainsi la « Promenade de l'Internationale », qui nous achemine de la rue des Gravilliers, premier siège de l'organisation ouvrière, par la rue de la Corderie, où les travailleurs installèrent au milieu du siècle dernier la Fédération des corporations ouvrières, jusqu'au boulevard Voltare où, sur une barricade tomba Delescluze, puis la « Promenade Eugène Varlin », la « Promenade La Commune », la « Promenade Lénine », d'autres encore, qui nous font connaître le Paris des barricades et des assemblées tumultueuses, et nous content leurs histoires, qui sont notre histoire, et que Maitron déchiffre en musant dans les rues étroites et en interrogeant les vieilles pierres.

Magnifiquement illustré, présenté avec goût, ce guide du Paris révolutionnaire est précédé d'un avant-propos qui ramasse en quelques pages les grandes lignes de l'histoire du mouvement ouvrier et suivi d'un index alphabétique copieux. On ne saurait trop recommander au visiteur qui rêve de découvrir l'âme profonde de la ville de se munir de ce fil d'Ariane : « De la Bastille au mont Valérien ».

VACANCES EN LIDURIE
Henri Kubnick (Pierre Horay, éditeur)

HENRI KUBNICK, que nos lecteurs connaissent par la radio et la télévision ou, plus simplement, parce qu'ils l'ont applaudi à un gala de notre journal où il présentait le programme, a délaissé pour un temps le micro pour empoigner d'une main ferme le stylo-bille de l'écrivain. Cela a donné : « Vacances en Lidurie », un livre infiniment drôle, satire plaisante de l'étatisation de toutes les activités, y compris l'amour qui, dans ce pays de demain, la Lidurie, est la règle générale.

Un jeune Parisien en vacances dans ce royaume méconisé par Lidur-le-Dur connaîtra un amour. Il va s'ensuivre toute une série d'événements amusants, parfois lestes, qui font de ce roman une véritable lecture de détente.

KARL MARX
Maximilien Rubel (Marcel Rivière et Cie, éditeur)

UNE nouvelle étude sur Karl Marx ! Voici un sujet dont on a, semble-t-il, fait le tour. Pourtant, l'ouvrage de Maximilien Rubel se propose de dégager d'une matière aussi vaste ce qui, selon lui, a été travesti ou simplement négligé : les éléments de liberté qui ont inspiré le philosophe du matérialisme historique et qui, suivant l'auteur, ont imprégné son œuvre ! A vrai dire, la lecture de cet important ouvrage achevée, je dois avouer que je ne suis pas encore convaincu du bien-fondé de sa thèse. Qu'importe d'ailleurs, l'intérêt du livre est autre part. Pour venir à bout de ce travail important, l'auteur a relu la correspondance de Marx qui lui permet d'interpréter son œuvre d'une façon différente de celle de ses disciples les plus connus. Dans cette étude, dont l'ambition est surtout de suivre le cheminement de la pensée du philosophe, la biographie de Marx s'ébauche, ce qui nous vaut des passages alertes sur ses rapports avec Proudhon et les autres théoriciens socialistes de l'époque.

Voilà un ouvrage sérieux, parfois un peu austère, dans lequel le militant peut faire connaissance avec le philosophe et quelques-unes de ses pensées essentielles, sans avoir à s'infliger la lecture de ses ouvrages parfois difficiles à digérer.

LES PHILOSOPHES DE L'INDE
par Félicien Challaye (Presses Universitaires)

LE livre a une histoire et je ne me retiens pas de vous la conter. Félicien Challaye, qui, comme chacun le sait, professe la philosophie, a été intéressé depuis plus d'un demi-siècle par l'Asie en général et par l'Inde en particulier. Il a noué avec les intellectuels de ce pays de nombreuses et solides amitiés. C'est ainsi que le manuscrit de son nouvel ouvrage a été, par leurs soins, imprimé à Calcutta puis acheminé par bateau vers le boulevard Saint-Germain, où, si nous en croyons cette édifiante histoire, les imprimeurs doivent être rares ! « Les Philosophes de l'Inde » empruntaient donc la mer Rouge et le canal de Suez juste au moment où le génie de M. Mollet transformait cette voie d'eau en un cimetière d'épaves. Le navire dut faire demi-tour et, avec lui, l'ouvrage cabota autour de l'Afrique, suivant une route après tout antérieure aux colères de M. Nasser. Enfin, de tribulations en aventures, l'ouvrage de notre ami Challaye est parvenu dans le rayon du libraire.

Dans « Les Philosophes de l'Inde », l'auteur nous propose de nous présenter les « personnalités qui ont mis leur marque sur une pensée même religieuse, soit qu'elles aient exprimé les premiers une conception de la vie à laquelle se sont ensuite ralliées les masses... ». Il le fait dans une langue claire qui nous rend familière la pensée d'un Rabindranâth Tagore, philosophe et poète, comme celle de Gandhi, philosophe et politique. Ce livre est tout entier consacré à une philosophie qui cultive l'âme tourmentée des hommes et professe une morale destinée à rendre leurs rapports sociaux plus faciles et plus agréables. « Les Philosophes de l'Inde » doivent être un des éléments de nos méditations, en admettant, bien sûr, que ceux qui nous oppriment nous accordent le temps de méditer.

Les philosophes ont leurs légendes ; l'ouvrage qui nous les présente a la sienne que je vous ai contée. Félicien Challaye doit penser que c'est un bien que cet ouvrage soit né où ont vécu les hommes qu'il nous restitue, et vous, amis lecteurs, vous pouvez penser des éditeurs ce que j'en pense moi-même et le dire même à condition de ne pas reculer devant une expression un peu forte.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

A MONTMARTRE
Au rendez-vous de l'amitié

LE groupe Louise-Michel est vraiment une assemblée heureuse. Un renfort de chaises fut nécessaire pour placer tous ses visiteurs le soir du 8 mars. Même les flâneurs des boulevards avaient poussé jusqu'au célèbre Moulin pour voir de plus près les anarchistes et les artistes amis. Tous escaladèrent la Butte — restée îlôt de libre fantaisie malgré le néon, l'américanisme et le mauvais goût envahissants — Butte d'où Paris n'est guère plus que la banlieue de Montmartre.

Le printemps étant aussi au rendez-vous, *Simone Chobillon*, jolie meunière, n'eut aucune peine à faire tourner les ailes du moulin de la chanson. Les bluteurs s'y relayèrent allégrement : *Betty Baudoin* évoquant 1900, *Jo Dona* faisant chanter la salle, les *Flamencos* soulevant la nostalgie de la colonie ibérique fortement représentée comme à l'accoutumée, sensible encore à la trompette sentimentale de *Pepe Nunez*, l'un des meilleurs spécialistes du genre. Avec *Bernard Lavalette* l'électricité est dans l'air ; négligeant le pseudo non-conformisme de ses confrères chansonniers, ses trouvailles sont hautement appréciées. *Lucette Raillat* — une de ces découvertes dont Cora Vaucaire a le don — choisit convenablement ses textes et les met en

par Marc LARRALDE

valeur avec une autorité prometteuse. Bonne chance, *Lucette Raillat*. Quant à *Véronique Valois* qui sut plaire avec finesse, elle se souviendra du verdict de l'auditoire.

Pour notre plaisir, il y avait *Gilles et Urfer*. On ne les présente plus. Ils se sont imposés avec leur classe, leur simplicité, un goût parfait. Servis par un métier admirable, ils nous ont ciselé, entre autres, deux petits chefs-d'œuvre : « A l'enseigne de la fille sans cœur » et « Le Maennerchor de Steffisbourg » où nos deux complices raillent gentiment leurs compatriotes de l'Oberland bernois. Un régal.

Trois hommes, une femme : *Les Guaranis*. Ces Indiens ont fait une impression extraordinaire. Issus des races précolombiennes ravagées par la Conquista, ils ont chanté et dansé les vieux folklores péruvien, bolivien et nord-argentin au son de la guitare. Autre beau moment de ces heures fugaces. La danse des foulards est très proche d'une autre de tradition basque, mais qui a emprunté ?

Meuniers d'honneur, fidèles au fil des ans, *Les Garçons de la Rue*, talentueux et sympathiques, ne quittent la scène qu'exténués... par le public.

Il fallait moudre le grain de l'actualité, cette garce sans humour. *Jacques Cathy* vida son sac, en voisin, puisqu'il est maire de la Commune libre de Montmartre.

A l'heure du médianoche apparut le grand Léo Ferré nous servant un festin de chansons ayant accroché la notoriété : « Flamenco », « Monsieur Williams », « Le temps du plastique », « La vie moderne », « Merci, mon Dieu... » et d'autres dont cette « Graine d'ananar » rigoureusement bannie des émissions radiophoniques pour faire plaisir aux demeurés. Le dernier métro était oublié quand l'inséparable saint-bernard de Léo vint le tirer de scène.

Et, dans cette nuit que l'amitié honorait, la ville géante endormie au loin, nous nous en sommes allés quand les premiers journaux quittent les imprimeries. Une page d'or était tournée au livre du souvenir.

LES GUARANIS
Au gala annuel organisé par le Groupe libertaire LOUISE MICHEL au Moulin de la Galette

LA CHANSON ET LA DIFFUSION des idées
par J.-P. MONTEIL

LA chanson peut être une arme redoutable.

De tout temps elle fut redoutée des puissants du jour qui toujours cherchaient à s'attacher les trousseurs de couplets. D'agréables prébendes récompensaient les malins qui savaient chanter la gloire du maître et la beauté de sa belle. Les moins sages se balançaient au bout d'une corde, croupissaient dans un cul de basse fosse ou, plus simplement s'en allaient au fil de l'eau, un poignard entre les épaules.

Le peuple des serfs était très peu touché par tout cela ; néanmoins à chaque orage provoqué par la trop grande misère les éclairs étaient des chansons. Les Jacques chantaient des chants venus on ne sait d'où. De curieuses chansons exaltèrent Mandrin qui vengeait les pauvres et l'on ne saura jamais exactement pourquoi l'Eglise voua brusquement au silence et à l'oubli les troubadours limousins détruisant ainsi définitivement ce que l'on a appelé la civilisation des troubadours.

En dépit de tous les obstacles, de toutes les mauvaises volontés, à mesure que coulent les siècles lentement l'instruction se répand. Une classe nouvelle se crée, que l'on dira bourgeoise et qui a les dents longues et l'appétit féroce. Parallèlement les arts, la littérature, la poésie se répandent... la chanson aussi. On assiste à une formidable floraison de couplets d'une rare violence dans lesquels les rois, les reines de France, leurs courtisans de tous les sexes, les gens d'église sont traités d'une façon extraordinairement ordurière. Il est certain que ces couplets émanent de gens qui touchaient de près les « victimes », ils sont trop bien documentés. Et peut-être même ne déplaisait-il pas à tout ce joli monde de se savoir traité de bandits, d'ordures et de putains.

Cela n'a d'ailleurs guère changé : les belles madames de la Quatrième, qui fréquentent les « boites où l'on s'amuse » ne rougissent que de plaisir en entendant chanter, exprès pour elles des chansons scatologiques. Certes tout cela n'atteignait qu'à peine le peuple de Paris, pourtant si frondeur et point du tout celui de province. Mais la chanson est une étrange messagère qui finit par se glisser partout et la conclusion fut donnée par la « Carmagnole » et le « Ça-ira ».

Mais la chanson n'est encore que plaintes ou cris de haine. Il faudra attendre que passe la grande révolution puis que meure l'Empire pour qu'elle devienne revendicative et sociale.

L'Empire s'écroule dans le sang, une royauté anémique s'installe et roule normalement vers l'égout, cédant la place à une très réactionnaire république qui enfantera un nouvel Empire, qui, à son tour croulera dans la boue et le sang — tel est le sort de tous les régimes de violence. Le capitalisme et l'industrie se développent et la classe possédante applique, avant la lettre le fameux conseil : enrichissez-vous.

Mais les temps ont changé. Des théories sociales prônant l'émancipation des ouvriers sont nées. Des militants se dévouent jusqu'au sacrifice pour la diffusion de ces idées. Leur tâche n'est pas facile car la police dissout les réunions, supprime les journaux, arrête les propagandistes. De plus le peuple ne sait pas lire ! Qu'à cela ne tienne, on le fera chanter. D'ailleurs il adore la chanson !

Il y a un nombre incroyable de goguettes dans Paris et aux alentours des « Barrières », plus particulièrement sur les hauteurs de Belleville et de Ménilmontant. On y va en bande, le dimanche, on commande un litre de vin et l'on écoute les chanteurs amateurs débiter leurs salades : chansons d'amour, chansons grivoises comiques ou sentimentales. On rie, on crie, on applaudit mais soudain montent des couplets sociaux ou revendicatifs. Le chanteur disparait dans la foule, mais la chanson n'est pas oubliée. On en parle dans les ateliers, on l'apprend aux amis, c'est facile, l'air est connu. Ainsi, obscurément chemine l'idée. Et la police dissoudra en vain les goguettes qui se reforment toujours...

Les amis de Gaston Couté vont se réjouir Une maison d'édition de disques vient de sortir un 45 tours, longue durée sur lequel sont gravés « Les Conscrits », « Le Christ en bois » et « Les Gourgandines » (Les Voix du Monde).

C'est Yves Deniaud qui interprete ces trois chefs-d'œuvre. Il donne là toute la mesure de son talent qui est grand. La réussite est parfaite et nous espérons que ce n'est qu'un début et que bientôt d'autres œuvres de Couté seront enregistrées par lui.

Pour la même maison, Yves Deniaud a aussi interprété « Le Muguet de mai » de notre vieil ami René-Paul Groffe que créa Marguerite Greyval.

On me signale que Cora Vaucaire aurait enregistré une ou plusieurs chansons de Couté. Je n'ai pas encore eu le plaisir de les entendre.

La province aussi a ses chansonniers, ses chanteurs, ses goguettes.

Sur tout cela règne des chansonniers de grand talent.

Beranger, renard devenu vieux, mais qui posséda un lot de vestes réversibles et ne veut pas se compromettre. Gustave Nadaud qui, bien que très bourgeois ne peut s'empêcher de maudire la guerre. Le plus grand de tous Pierre Dupont auquel Baudelaire rendit hommage. L'auteur de « L'Internationale », Eugène Pottier qui comprit le mieux l'importance de la chanson et le démontra en écrivant « La propagande des chansons » qu'il chanta un peu partout. J.-B. Clément, le bon Clément auteur du « Temps des Cerises ». D'autres enfin, moins connus : Altaroche, Ch. Gilles, Landragin, E. Baillet, Rabineau, Eug. Imbert. Et j'en oublie, beaucoup et des meilleurs, mais pour écrire l'histoire en chansons de cette époque, il faudrait un livre et il serait passionnant.

Aujourd'hui les milieux ouvriers dédaignent la propagande par la chanson, mais il suffit d'écouter notre très officielle radio pour s'apercevoir que d'autres se souviennent que la chanson est une arme efficace.

J.-Paul MONTEIL.

Pour « Montserrat » au théâtre Mouffetard

(Nos lecteurs peuvent demander des billets à tarif réduit à la librairie « Au Château des Brouillards », 53 bis, rue Lamarck, Paris-18e).

Dernière représentation : dimanche 14 avril.

THEATRE — Au théâtre Mouffetard

MONTSERRAT
Trois actes d'Emmanuel ROBLES

VERS 1812, en Sud-Amérique, un officier de l'armée royale espagnole facilite la fuite de Simon Bolivar au lieu de l'arrêter. Pour se venger, le général imagine de fusiller six otages si ceux-ci, en une heure, n'ont pas réussi à faire avouer à l'officier la retraite du chef rebelle.

On nous a prévenus que l'auteur n'a voulu emprunter à l'histoire qu'un prétexte, un décor, une couleur. C'est suffisant pour faire revivre la peine des hommes telle qu'elle s'exprime depuis des siècles un peu partout dans le monde contre les tyrans et leurs complices — qui ne sont pas les moins odieux. Jamais n'effleure l'impression de la note forcée. Trop de témoignages récents confirment la chose. On peut seulement sourire à l'évocation d'un mysticisme positiviste en faveur de la Cause, la Liberté, la Dignité et autres foutaises démocratiques dont l'aune est jugée à sa valeur. Les Constitutions républicaines n'ont pas résolu les questions ; tout au plus, les ont-elles déplacées. Et la tyrannie a mille visages.

Ces réserves faites, le spectateur appréciera l'exactitude des personnages dans leur orgueil, leur sadisme, leur imbécillité radieuse, côté maîtres (où figure un affreux moine, type de dominicain astucieux, flambeur d'hérétiques) ; côté esclaves : la naïveté sans limite, l'espoir, la pleutrerie mais aussi, chez les plus déshérités, un insolent mépris infiniment agréable. Les « bons Français » ne comprendront jamais qu'il s'adresse aussi à eux ce mépris. Ils n'iront pas voir « Montserrat » joué par le courageux Groupe Spartacus dans la meilleure tradition du théâtre populaire. Quiétement, ils ne penseront pas à l'Algérie. Mais pensent-ils encore ?

M. L.

RADIO

LE secrétaire d'Etat à l'Information, M. Gérard Jacquet, a prononcé cette semaine une conférence aux « Ambassadeurs » (comme il se doit) sur le thème : La R.T.F., ce qu'elle était, ce qu'elle sera. On sent à travers ce titre les intentions d'intrusion de la gent officielle. La radio, naguère loin d'être parfaite, a tout à perdre en passant sous la houlette de l'administration gouvernementale. A chacun son métier que diable. Gérard Jacquet a déclaré notamment : « Le mandat de gouverner comporte le droit de convaincre... le gouvernement a le droit de le faire du moment qu'il respecte le jeu normal du système, c'est-à-dire qu'il garantit à tous la possibilité de faire valoir des vues différentes et même contraires aux siennes. » Les libertaires en prennent acte sans aucune illusion. Gageons sans crainte d'erreur que les services d'information de M. Vital Gaymann (ancien édile communiste du XIe arrondissement repenti en 1939) ne citeront jamais, à l'instar du Larousse, le mot « Anarchie » que comme synonyme de pagaille.

C'est avec plaisir que nous avons retrouvé : « On demande une vérité » de Paul Guiot (Inter dimanche 15 h. 45), la qualité des émissions précédentes est la meilleure publicité de cette excellente production. « L'argent » et « la vedette de music-hall » ont été les sujets d'investigations de nos chercheurs es veritas pour ces deux derniers dimanches. L'éclectisme du producteur et de son complice Maurice Biraud laisse augurer de bien agréables moments.

Signalons la venue d'une nouvelle émission : « Le petit musée de la chansonnette » (Inter samedi 20 h.). Les noms des producteurs (Louis Ducreux et Andre Popp) sont un gage de réussite de qualité et d'originalité. Nous en reparlerons.

Depuis le départ des nouveaux programmes d'octobre et sans jamais nous décevoir, Bertrand Flornoy et Pierre Brive nous présentent « Le Monde de cette aventure » (Inter dimanche 20 h. 30). Les merveilles de la nature et les mystères de la faune animale et... humaine nous sont expliqués par d'éminents savants explorateurs de toutes régions, spéléologues, alpinistes réputés, etc., etc... L'écoute de cette émission nous laisse interdits devant l'immensité de notre ignorance ; chaque dimanche nous glanons quelque nouveauté. Bien que des missionnaires catholiques aient participé à ces causeries, nous sentons à travers les lianes et les rocailles des chemins parcourus toute l'opacité et tous les obstacles au progrès que les croyances et les religions des différentes peuplades visitées ont semés ça et là dans l'esprit des hommes. Un coup de chapeau à ceux qui se sont donné pour tâche l'éducation de ces êtres presque primitifs et un grand merci de nous faire profiter de leurs patientes et dures explorations.

J.-F. STAS.

CINÉMA

COURTE TÊTE
par Jean FAC

DEPUIS le début de l'année, le cinéma français ne nous gâte guère. Pour un film criminel assez convaincant, comme Je reviendrai à Kandara, que d'adaptations factices de romans noirs américains ou « à l'américaine ». Nos cinéastes, jeunes ou vieux, font dans l'ersatz goût hollywoodien (Folies-Bergère, Typhon sur Nagasaki, etc.). Un seul film un peu sérieux : Bonjour, toubib, qui montre la journée d'un médecin de quartier comme on n'en fait plus : le médecin de campagne idéal de la légende... Noël-Noël y fait une création magistrale, mais le film ne résout rien, ne propose rien. Les moments les plus valables sont encore ceux qui nous font rire... A défaut de films à thèse qui soient valables, ou d'œuvres d'art exaltantes, dans ce chaos terne et vide de pellicule fâcheusement impressionnée, nous recherchons la seule consolation qui soit en ce domaine : le rire. Non le rire fabriqué d'Assassins et voleurs, ni le rire laborieux du Colonel est de la revue : mais l'euphorie caustique d'un burlesque intelligent : Courte tête. Ce film a d'abord un mérite assez rare pour qu'on le souligne : c'est de l'authentique cinéma. Son réalisateur, N. Carbonnaux, y est en net progrès sur son précédent film, pourtant excellent en plusieurs points : Les Corsaires du Bois de Boulogne.

Le scénario (original) est, tenez-vous bien, d'Albert Simonin... L'action, très simple au fond, se déroule dans les milieux du turf. Un escroc trop sympathique (Fernand Gravey), avec l'aide de deux complices plus ou moins farfelus (Louis de Funès et Jacques Duby), va essayer de « pigeonner un provincial naïf et cossu, marchand de volailles en goguette (Jean Richard). Ces personnages pittoresques et typiques sont incarnés par des comédiens talentueux. D'autres rôles sont tenus par Darry Cowl, Max Revol, Micheline Dax, etc. Au début du film, Gravey, mélancolique, émiette du pain pour les pigeons du parc ; la dernière image reprend l'image symbolique des pigeons... Un repas fin est traité en gros plans de bouches et bruits de mâchoires. Le gogo, plus tard, rêve d'une course insolite (cheval monté par une femme, etc.). Duby évoque un jockey victorieux, alors qu'il ne chevauche qu'un tabouret de bar. Une charge (c'est le cas de le dire) de touristes étrangers visitant les cabarets, à « Paris by night », est très réussie. Il y a non seulement des mots drôles, ajoutant aux gags visuels un piment littéraire, mais des effets sonores efficaces. En bref, une comédie burlesque qui parfois rappelle le ton de Jour de fête.

Charlot, par Jean Mitry.

L'auteur, historien et essayiste d'une grande érudition et d'une rare objectivité, étudie, plutôt que la vie et la carrière de M. Chaplin le personnage mythique de Charlot à travers la fabulation chaplinesque. Sait-on que « Saint Charlot » est plus connu universellement que... Jésus, par exemple Un ouvrage indispensable, — et pas seulement au cinéphile (Editions Universitaires).

J. F.

MEA CULPA

Me Jean Meningaud, dont j'ai rendu compte, il y a quelque temps, du livre « La France à l'heure algérienne » vient de donner à Toulouse une conférence sur « l'Algérie française ».

Ayant pu apprécier une intelligence qui s'est malheureusement mise au service d'une cause que nous combattons, je regrette d'avoir, au cours de l'article, cédé à la rancœur. On peut remarquer que Jean Meningaud parle plus naturellement qu'il n'écrit, donc que les failles de son exposé apparaissent moins.

Naturellement si je retire la rancœur je maintiens les arguments, mais je tiens à reconnaitre son talent bien qu'il travaille présentement pour le roi de France (1). Meningaud souhaitons... que Dieu nous prête longue vie (puisque maintenant, suivant l'exemple de Khrouchtchev, tu invoques leur seigneur) pour que nous puissions encore nous retrouver face à face, en adversaires.

(1) Jean Meningaud a été officiellement exclu de la S. F. I. O. en février 1956. En décembre de la même année « Aspects de la France » (qui continue « L'Action Française ») annonçait son adhésion. Il est probable que bientôt ce sera le tour de Guy Mollet et de Robert Lacoste.

Marc PREVOTEL.

L'HISTOIRE PAR LES CHANSONS
par Henri GOUGAUD

Six vendeuses de poisson
Ont composé la chanson
Des barricades dernières..

Cette chanson, c'est l'histoire de France. Pierre Barbier et France Vernillat viennent de la sortir de l'ombre. Jusqu'à présent personne ne connaissait notre histoire. Elle ne pouvait être en effet ce ramassis d'actes officiels et de batailles. Elle ne pouvait se résumer à quelque dix-huit Louis flanqués de cardinaux dorés sur tranche. Les historiens nous avaient menti. On s'en doutait un peu. Un peu, mais avouez que c'est réconfortant de l'entendre gueuler par un très grand poète qui ne figure dans aucun traité de littérature, et qui n'est pas près d'y figurer malgré ses deux biographes. Il s'appelle le peuple.

On a voulu le faire passer pour un mouton traversant les siècles la tête basse ; il était un révolté, bougrement encombrant, je l'avoue, pour nos historiens-sic. Pensez donc ! Il ne pouvait tout de même figurer dans un livre d'histoire, lui qui chantait :

Mazarin, ce bougeron
Dit qu'il n'aime pas les cons
C'est un scélerat
Il n'eût jamais été qu'un fat
Sans celui de la reine
Au gué
Sans celui de la reine.

Il n'était pas assez poli, le peuple, pour qu'on parle de lui. Et puis, les enfants du XXe siècle auraient été capables de chanter

« Mauldict soit la bataille »

ou

« Ci-gît le fléau de la terre
Ce prêtre qui faisait la guerre. »

On lui avait fermé la bouche. On le croyait mort. Mort ? Même pas ! Il n'avait jamais existé, le peuple.

Mais voici maintenant que deux farfelus viennent de le ressusciter. Et il est grouillant de vie, cet Immortel. D'un siècle à l'autre il crie, il rit, il souffre, il chante. C'est sa façon de vivre.

(1) N.R.F. 1957, deux tomes parus sur huit à paraître.

Vient de paraître

Le Consulat polonais
par Maurice JOYEUX
(Editions Calmann-Lévy)
620 frs

Mlle Dictateur
par P.-V. BERTHIER
(Editions A.P.L.L.)
(un volume illustré par Michel FREROT)
750 frs

Chez les Cruels
par Manuel DEVALDES
250 frs

En vente à la librairie au Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, PARIS-18e (envoi franco)

Le coin du pamphlétaire

LA PSYCHOSE DE L'UNIFORME
par René TERRIER

QU'EST-Ce qu'un uniforme ? Un vêtement ! assure le Larousse — qui ne connait que ses classiques.

Erreur !

L'uniforme est un état d'esprit. Pis : une psychose !

Une psychose qui annihile les facultés mentales, assassine la personnalité, nie l'humain, méconnait la dignité et l'indépendance.

L'uniforme est le tampon qui oblitère l'individu du cachet « grande série », la livrée qui fait de mille individualités UN SEUL troupeau.

Les médiocres, les tarés, les simples, le recherchent l'aiment, l'admirent et s'admirent en lui.

Les irrésolus, les lâches, l'admettent.

Les autres le supportent.

Il n'y a que le révolutionnaire — cet homme libre — pour porter en lui la phobie de l'uniforme, de tous les uniformes, qu'ils soient corporatifs, cléricaux ou militaires.

Le sacro-saint uniforme a pris une telle importance dans notre société moderne que tous les aspects de notre vie civile en sont frappés. L'uniforme a envahi notre mental, sous forme d'abdication de l'intelligence, de la logique, devant des consignes stupides, des slogans, des mots d'ordre. Sanglé dans cette « livrée de la pensée» le cerveau du fonctionnaire ne sait plus assimiler que des articles de loi. La matière grise a cédé la place, chez lui, à un ersatz en papier, chiffré, codifié, qui ne laisse aucune chance à l'esprit d'initiative, à la personnalité. Le militant d'un parti totalitariste, pareillement, n'est plus en mesure d'avoir une idée. Il n'en a pas le droit et il n'en est plus capable. Le point de vue personnel, l'opinion propre, ont disparu derrière une haie doctrinale infranchissable, hérissée d'« instructions disciplinaires ». Nous entrons là dans le domaine immense de la lâcheté. Ces gens-là — tête et ventre vides — sont d'abord constitués d'une échine et d'un postérieur. Or rien ne ressemble autant à un postérieur... qu'un autre postérieur ! Pas étonnant, dès lors, que ces « militants » fidèles puissent « penser » ensemble, tous ensemble, uniformément. Une seule idée pour eux tous suffit amplement à leur ambition. Le fin du fin, actuellement, consiste à baptiser cette... évolution : « lutte contre le culte de la personnalité »...

Innovation du siècle, nous trouvons aussi l'uniforme de la peau, le plus décadent de tous, qui est l'œuvre de la chirurgie esthétique. Un praticien spécialisé (lui aussi en uniforme... blanc) sculpte d'après un unique modèle, des milliers de visages standards, avec le même nez, le même front, inspirés par le canon de la beauté classique. Chaque année amène dans les cliniques spéciales des contingents énormes de ces candidats à la réforme (sic) faciale, qui se font ravaler la façade comme un vulgaire mur décrépi ! Ceux-là n'auront même pas honte, ensuite, d'être ce qu'ils ne sont pas.

Quelle philosophie sera assez puissante pour émanciper l'individu de son culte de l'uniforme, conscient ou non ?

Cela suppose d'abord une initiation de l'enfant à la personnalité.

Chimère ! Les parents du XXe siècle accablent leurs rejetons de jouets militaires (uniformes de cow-boys made U.S.A., uniformes de hussards, de dragons ou de fantassins, mais UNIFORMES toujours) cumulant ainsi le complexe « série » avec le complexe guerrier. On s'attendrit au spectacle de ces chérubins déguisés, jouant à défiler au pas de parade ou au pas cadencé. Plus tard les mignons admireront la gent soldatesque et le général - assassin-par-procuration, pour son bel uniforme rutilant et décoré.

Un uniforme commandé par un autre uniforme ! Voilà ce qu'il leur faut pour meubler leurs âmes juvéniles...

La preuve est pourtant administrée chaque jour qu'un individu pris sous l'uniforme voit s'aliéner ses facultés spirituelles et simplement mentales ! Un uniforme n'a pas de visage... Comment voudriez-vous qu'il eût de la tête? Un uniforme ne pense pas : on pense pour lui, qui ne fait qu'agir par la libération de ses instincts primitifs. Donnez quartier libre à une compagnie de légionnaires, en terre « ennemie » et observez leur attitude... Vous verrez alors ce dont un uniforme est capable. Au nom de la patrie, de la gloire, du bon droit, du seigneur, de l'honneur et du drapeau ! (ce qui l'absout totalement !)

Redevenu civil le même type jugera sans indulgence les exactions du soudard qu'il était ! Il s'agit donc bien d'un climat, d'une ambiance imputable à la grande collectivité des uniformes, d'une métamorphose de l'individu dès qu'il est intégré dans la masse sous le couvert du plus lâche des alibis : l'uniforme.

En réalité le mal est en nous, à l'état latent, comme une tumeur du cerveau. Il faut opérer. C'est l'affaire de la révolution de l'homme contre son ennemi intime l'homme !